

## Fiction

---

Numéro 76, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(1999). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (76), 7–23.

**MAILLES À L'ENVERS**

Jean-Louis Major  
Fides, Montréal, 1999,  
145 p. ; 17,95 \$

Participant à la fois du conte et de la nouvelle, les onze textes qui composent *Mailles à l'envers* de Jean-Louis Major ont un dénominateur commun géographique et structural. La paroisse fictive de Saint-Issaire, un prototype du village francophone canado-québécois des années 50 et 60, est en effet le lieu où se situe l'action des différents épisodes, et tous les récits sont construits d'après un modèle oppositionnel qui, à la manière d'un tricot enfilant maille à l'endroit sur maille à l'envers, expose diverses confrontations : celles d'un cultivateur un peu trop critique au goût de son curé (« Questions théologiques »), d'un nouveau paroissien avec les marguilliers (« La vente aux enchères »), de couples mal assortis (« Le manchot et la richette », « Madame d'Astis »), d'étrangers avec la communauté des Saint-Issairois (« L'artiste », « Les Polonais »).

L'usage de la répétition narrative illustre aussi la technique du tricot : des mots, des membres de phrases, des propositions entières sont souvent reprises en cours de récit et développent par ailleurs un effet rythmique assimilable à celui du rondel en poésie. « Route par-derrière, cimetière par-devant », par exemple, qui tient du conte et du poème en prose, joue beaucoup avec les procédés littéraires de l'épanalepse (répéter un ou plusieurs mots, ou même un membre de phrase tout entier) et de l'inclusion (commencer et finir par le même mot, la même phrase). S'y trouve aussi, comme dans la plupart des autres textes, une note réflexive ou philosophique. Plusieurs affichent en outre une discrète couleur moralisatrice ou un humour

satirique de bonne et fine venue. Ainsi le début de « Ti-Nesse », qui clôt le recueil : « Toute connaissance passe par les sens », affirmait péremptoirement Thomas d'Aquin. L'écrivain en latin, qui était l'anglais de l'époque, il était sûr d'avoir raison. »

Ces quelques sourires narratifs émaillent un ensemble de récits dont l'intérêt n'est pas toujours constant.

Jean-Guy Hudon

**TOUTE LA VIE**

Claire Martin  
L'instant même, Québec,  
1999, 115 p. ; 16,95 \$

Gilles Dorion, qui signe l'avant-propos, mérite des remerciements plus encore que des félicitations : son texte, certes, est superbe, mais il vaut surtout par sa promesse d'une nouvelle rencontre avec l'écriture de Claire Martin.

Car Claire Martin, mine de rien ou mine de tout, nous incline la nuque devant la beauté d'une langue précise, efficace, belle, redoutable de causticité. Les textes d'hier ont pris du relief et non des rides. Les détestations, fermement cabrées dans leur justesse et leur durée, obligent nos conformismes à rendre gorge. La plume, fidèle à sa noblesse, tranche ou enchante à son gré. Claire Martin, qu'elle retourne aux épures d'il y a vingt-cinq ans ou qu'elle égratigne nos vanités encore naïves, saisit la nature humaine dans sa nonchalante ou crispante éternité.

De l'autre côté de l'écriture, une sagesse affleure, plus armée que complaisante. Et qui dit ceci : « L'humaine condition ne laisse pas le loisir de lire aujourd'hui ce qu'il aurait fallu lire hier. Je relirai Colette et son style déjà goûté ; je ne lirai pas ce qu'on me vante et qui n'a pas fait ses preuves. » Claire Martin, en plus d'exhumer ou de rédiger des nou-



velles, rappelle, comme un Sénèque ou un Hadrien, que la vie est à peine moins vraie que l'écriture. À Gilles Dorion, à Claire Martin, merci.

Laurent Laplante

**LE VASTE MONDE  
SCÈNES D'ENFANCE**

Robert Lalonde  
Seuil, Paris, 1999,  
167 p. ; 22,95 \$

« C'est presque toujours, dans une famille, le rêveur qui l'emporte », nous rappelle Robert Lalonde en citant cette phrase on ne peut mieux choisie de Gabrielle Roy en exergue de son dernier ouvrage, *Le vaste monde*. Cette propension, ce droit à la rêverie, Robert Lalonde en fait le moteur de sa quête narrative, comme en témoignent les scènes d'enfance qui déploient sous nos yeux toute la magie, tout le merveilleux et le tragique du monde qui abrite et donne forme à nos rêves les plus fous, comme à nos peurs immémoriales.

Comme toujours chez Robert Lalonde, l'écriture s'avère le seul véritable motif narratif, le seul but poursuivi, les phrases créant le vaste monde dont il est ici question. L'un des tableaux, « Les mots magiques », se révèle à cet égard une allégorie des plus représentatives de la démarche de l'écrivain. Le jeune Vallier y découvre l'immense pouvoir de représentation des mots par les lettres qu'il croit recevoir d'un oncle missionnaire lui décrivant un monde de merveilles dont il n'avait jusque-là pas même conscience. Enfiévré par la lecture des lettres du « missionnaire-coureur-demonde », le jeune Vallier veut à son tour partir « à la rencontre de cette fameuse lumière du Nord, qui brûle les yeux et déprend le rêveur de toutes ses superstitions ». Lorsqu'il aperçoit sa sœur recopiant un passage des *Lettres du Grand Nord* du révérend père Hubert-Paul de LaDurantaye, il comprend la supercherie dont il a été victime, mais au lieu de lui en tenir rigueur, il en tire ce qu'il faut bien appeler une leçon de vie : « L'oncle fabriqué m'avait appris à épeler mes désirs, à conjurer tous les empêchements qui rôdent à cœur de jour autour du rêveur inspiré. »

Est-ce dû à la forme, dix tableaux, dix variations sur le thème de la découverte, de l'appropriation du monde, du rite de passage, j'ai par moments eu le sentiment d'une écriture trop consciente de son mouvement, de ses envolées, de son lyrisme. Et je ne pouvais m'empêcher de repenser aux propos du jeune Vallier devenu adulte qui retrace l'influence qu'eurent sur lui les lettres fictives de cet oncle fabriqué : « J'ai même fini par attraper, comme une maladie, le style ample et fleuri qui me valut de très bonnes notes en rédaction, à l'école, et qui transparaît, paraît-il, encore aujourd'hui, dans la narration du moindre incident que je trouve le moyen de détailler sans finir, comme une odyssée. »

Odyssée, tel est peut-être le mot clé de la démarche de Robert Lalonde dont chaque

livre nous révèle une nouvelle facette. Avec *Le monde sur le flanc de la truite* et *Le vacarmeur*, l'écrivain innovait sur le plan formel en nous livrant ce qu'il appelait son fantasque traité des quatre saisons. *Le vaste monde* s'inscrit dans la même foulée, le même désir de pousser plus loin les frontières du connu. À l'image de Vallier, on imagine sans cesse Robert Lalonde sur le toit du monde, prêt à s'élancer dans le vide avec pour seul filet les mots qu'il appelle à son secours, ces mots qu'il nous livre ensuite pour qu'à notre tour nous nous élancions à l'assaut de nos vies et de ces mondes qui ne demandent qu'à être découverts. « La parole, écrit encore Robert Lalonde, ne nous avait peut-être pas été donnée, après tout, pour masquer notre pensée et nos émois. »

Jean-Paul Beaumier

### LE LIVRE BREF

David Albahari

Trad. du serbo-croate  
par Ljiljana Huibner-Fuzellier  
et Raymond Fuzellier  
Balzac/Le Griot,  
Montréal/Boulogne-  
Billancourt, 1999,  
98 p. ; 19,95 \$

David Albahari est yougoslave et il vit à Calgary depuis 1994. *Le livre bref* n'est pas son premier roman (un autre de ses romans, *L'appât*, vient de paraître en traduction française chez Gallimard), mais c'est le premier qu'il m'était donné de lire, pour mon plus grand bonheur, car j'ai non seulement adoré ce livre, mais j'ai découvert là un auteur, un vrai – chose rare –, et s'il n'en tenait qu'à moi, je recopierais ici des passages entiers de ce roman d'une intelligence et d'un humour qui vous réjouissent à chaque page.

David Albahari met ici en scène un écrivain qui se retire à la campagne, au milieu des

taupinières, dans le but de rédiger ce qu'il a lui-même appelé le *Livre bref*. Il fait là la connaissance de quelques personnages qui, tout au long de l'histoire, lui serviront d'interlocuteurs. Il y a d'abord le facteur, puis le boulanger, la caissière du libre-service, et enfin le voisin, qu'il rencontre invariablement à côté du grillage séparant leurs deux propriétés, et avec qui il s'entretient, comme avec les autres, des hantises et du labeur de l'écrivain, ce qui donne lieu à des réflexions « philosophiques » d'un absurde consommé.

Il s'agit donc d'un livre sur l'écriture, mais aussi et surtout sur les travers de l'écrivain, qui multiplie ici les carnets, calepins et cahiers servant à rédiger des commentaires sur l'œuvre et sur sa genèse, et qui déplore de ne pouvoir consacrer plus de temps à cette activité, car les occupations ne manquent pas, à preuve le calendrier à l'aide duquel il découpe les différents moments de sa journée et qui devient à la fin du livre totalement illisible. Le tout, on l'aura compris, nous est présenté sur le mode de l'auto-dérision, domaine dans lequel David Albahari excelle, et, sans vouloir lui attribuer de filiation, j'avouerais ici qu'on pense parfois à Thomas Bernhard, ce qui n'est pas peu dire.

Il y a cependant un hic, et de taille, dont il est préférable d'être avisé : les éditeurs, de toute évidence, n'ont pas fait leur travail, avec pour résultat que ce livre est truffé d'erreurs typographiques et de fautes de ponctuation, probablement dues à la traduction, qui rendent au premier abord certaines phrases incompréhensibles. Un tel manque de savoir-faire est impardonnable, parce qu'il dessert non seulement les lecteurs, mais avant tout un auteur dont le talent mérite beaucoup mieux.



J'aimerais conclure en disant que ce roman, pour bref qu'il soit, est d'une telle densité qu'il m'aurait fallu, pour lui rendre justice, parler encore de l'importance qu'y ont les lieux et les objets, du style de David Albahari, qui se joue allégrement de la temporalité, des échanges de l'auteur avec son éditeur, etc. Je ne peux donc qu'encourager ceux qui aiment les histoires simples et les cheveux coupés en quatre à lire *Le livre bref*, ils seront ravis.

Andrée A. Michaud

### PREMIÈRE JEUNESSE

Jean Larose

Leméac, Montréal,  
1998, 306 p. ; 29,95 \$

Essayiste redoutable, lucide et convaincant (*Le mythe de Nelligan*, *La petite noirceur*, *L'amour du pauvre*), Jean Larose publie un premier roman, intitulé *Première jeunesse*. C'est assurément l'un des meilleurs romans parus au Québec dans les vingt dernières années, autant en ce qui

concerne la qualité formelle que la densité de la réflexion ; au point que ce roman éclipsé facilement la presque totalité de la production littéraire actuelle. Le roman est porté par une écriture exigeante, d'une finesse et d'une érudition magnifiques, qui embrasse à la fois l'histoire, la culture et la connaissance intime (le roman *flirte* constamment avec le discours de la psychanalyse lacanienne).

Le héros, François, qui est épris de poésie et aspire à être dramaturge, est un jeune collègue d'une vingtaine d'années à la fin des années 60. Il appartient à ce que François Ricard appelle la « génération lyrique » ; il s'agit, pour François et ses amis, de participer « à la régénération du monde » et d'être « le printemps pour toujours ». Mais si son comportement et sa réflexion sont nourris par la folle libération des mœurs qui souffle alors sur l'Amérique, ce n'est pas sans un regard critique et non moins tourmenté sur lui-même et ses compagnons qu'il considère la situation ; car les bouleversements sociaux, trop rapides et radicaux, entraînent une forte remise en question de l'autorité et une désacralisation des arts, pour quoi François comprend qu'il y aura un prix à payer.

Par ailleurs, si le roman est une magnifique illustration de l'histoire et de la culture contemporaines, c'est avant tout par l'intensité du *savoir* que génère l'écriture, que médiatisent les formes esthétiques. Or, le savoir de l'écrivain est aussi celui du héros, dont la capacité critique paraît liée à sa rupture amoureuse avec Solange, une fille parfaitement libérée ; en effet, la perte de l'amour fait naître l'écriture, ce qui entraîne le héros dans une quête du savoir et de la connaissance, au sens fort du terme : « C'est la force de rompre – de se rompre le cœur – qui fournit le ciseau pour sculpter les caractères, rendre convaincants comme des bas-reliefs, les amis, les amoureux, les ennemis, les inconnus lourds de symboles, qui en ont fourni les

modèles. » C'est la notion de « distance » (la distance littéraire), qu'on sait être au cœur des essais de l'auteur, qui se trouve ainsi introduite dans un roman où l'auteur s'investit avec une passion évidente et un immense plaisir.

Dans l'ensemble, *Première jeunesse* pourrait marquer un tournant important chez l'écrivain. À ce titre, le roman apparaît comme une œuvre-bilan, qui nous ramène d'ailleurs aux interrogations fondatrices du *Mythe de Nelligan* (1981), où Jean Larose posait déjà la question (qui balise tout le roman) d'une identité ou d'une naissance à soi-même éminemment problématique. L'on attend la suite impatientement.

François Ouellet

**LOIN D'EUX**  
**Laurent Mauvignier**  
 Minuit, Paris, 1999,  
 120 p. ; 22,95 \$

*C'est pas comme un bijou mais ça se porte aussi, un secret.* Ce premier roman de Laurent Mauvignier sera notre secret, les premiers romans attirant rarement l'attention, encore moins lorsqu'ils sont publiés chez Minuit... Mais *Loin d'eux*, il faudra le lire, le recommander parce que celui-là est un livre remarquable, le récit de plusieurs voix à fleur de peau, l'œuvre d'un auteur qui se consacre à ce que vivent ses personnages : le suicide de Luc.

Tous les personnages sont tournés vers lui, le jeune provincial qui s'est suicidé dans sa chambre de bonne à Paris, peu de temps après avoir quitté sa ville pour échapper à l'usine où son père et son oncle travaillent. Échapper à l'usine, à leur vie, vivre enfin. Vivre sa vie. Mais même loin d'eux, Luc n'y arrive pas : « Et moi, Luc, des fois maintenant je crois que rien ne changera jamais. Que pour ceux peut-être qui, n'attendant rien, voient venir des choses qui vibrent dans leur vie. Peut-être que c'est à force d'exiger trop que les choses rêvées résistent. À cause de ça qu'elles ne se livrent qu'à

ceux qui ne les regardent pas comme moi je le fais, avec l'air pitoyable d'en crever d'envie. » Luc laisse derrière lui des parents brisés, qui vont essayer de comprendre pourquoi ils ne l'ont pas compris, pourquoi ils n'ont rien deviné. Pourquoi ? Cela ne s'explique pas. Impossible d'oublier comment le père reçoit le gendarme à l'usine, comment la mère court se réfugier dans la chambre de Luc, et surtout comment ils espèrent encore que quelqu'un vienne démentir la nouvelle.

Les mots de Laurent Mauvignier sont si près de ce qu'ils disent, de cet arrachement éprouvé lorsque la mort survient, qu'ils laissent le lecteur pantois. Ce sont des mots qui disent tout ce qui manque, ce qui a manqué dans ce lien qui est mort maintenant. Des mots qui ont écarté toute recherche stylistique susceptible de reléguer l'histoire au second plan. Dans le livre de Laurent Mauvignier, des voix se débattent seules au-dessus du gouffre qui a avalé un des leurs, tentent de survivre. Loin d'être facile à lire, mais c'est une perle rare.

Johanne Jarry

**BABYLON BABIES**  
**Maurice G. Dantec**  
 Gallimard, Paris 1999,  
 552 p. ; 29,95 \$

Roman multiple et éparpillé, déchiqueté comme l'esprit d'un schizophrène ; car nous sommes ici dans l'univers de Deleuze et Guattari, du corps sans organes et des visions créatrices projetant les morceaux du corps mutilé dans toutes les directions. L'héroïne, Marie Zorn, est une schizophrène vouée à une perception globale et instantanée du monde. Son corps est utilisé pour transporter ce qui paraît être, au début, un virus incontrôlable, mais qui s'avère plutôt être le fœtus de deux jumelles qu'un soldat de fortune, rescapé de Sarajevo et des guerres de libération du Kazakhstan, a pour mission de protéger coûte que coûte et qui se retrouve avec la jeune mère à Montréal, au 10 de la rue



**LES SEINS D'UNE FEMME JALOUSE**  
 Jean-Guy Noël  
 Québec Amérique,  
 Montréal, 1999, 293 p. ;  
 24,95 \$

Ontario Ouest, au milieu de personnages inquiétants, tous intéressés à mettre la main sur sa protégée : membres de sectes millénaristes, groupes de motards rivaux, « hackers » spécialisés dans le torpillage de programmes informatiques, spécialistes des opérations transgéniques et sorciers amérindiens doués de pouvoirs impressionnants.

Nous sommes en l'an 2013 et le monde est au bord de la faillite. Les complots qui se trament sur d'autres continents rejoignent les habitants du 10 de la rue Ontario. Un sanglant règlement de comptes, qui enflamme tout le quartier et fait plusieurs victimes, force Marie Zorn à fuir jusqu'au Saguenay où elle échappe de justesse à un déchaînement des éléments qui rappelle les grandes inondations qui s'y sont produites. Secourue à la dernière extrémité, elle mourra sans avoir repris conscience, après avoir donné naissance aux jumelles qui seront le premier chaînon d'une nouvelle humanité construite sur les cendres du vieux monde en décomposition.

Cette brève description ne rend évidemment ni le ton ni le climat de ce roman hallucinant, parfois d'une rare violence, à mi-chemin entre la série noire et la science-fiction, émaillé de considérations philosophico-scientifiques surprenantes dans ce genre de récit. Un livre très attachant, malgré la longueur du parcours et une certaine confusion dans les panneaux de signalisation.

Jean-Claude Dussault

Premier livre publié par le réalisateur Jean-Guy Noël, *Les seins d'une femme jalouse* est un recueil de seize nouvelles, dont les quatre de tête forment un tableau d'ensemble un peu par le contenu (une famille et ses aléas dans le monde montréalais des courses de chevaux) et par la langue (un mélange des niveaux familial, populaire et jousant). Les autres textes déplacent l'action dans le temps et dans l'espace, et la narration retrouve en général le parler français standard, sauf, à l'occasion, dans les dialogues. La sexualité est par ailleurs toujours présente, sous la forme de la séduction, de la provocation, des désirs illicites, du naturisme, de l'exhibitionnisme, de la vulgarité, de l'adultère, des pratiques bizarres ou perverses...

Sur le plan structurel, très peu de récits aboutissent à cette finale inattendue qui, avec l'unicité de l'action, la restriction du nombre de personnages et la concentration de l'intrigue, fait la qualité d'une nouvelle réussie : à vrai dire, seule la dernière surprend agréablement par sa chute en guillotine. Trop souvent, ailleurs, le récit fait long feu, tel un pétard mouillé. L'humour, heureusement, vient mettre un peu de neuf et de brillant dans ce monde souvent mat, notamment dans les comparaisons et les descriptions : « Hei, une

Chevrolet Impala au milieu de Ford et de Lincoln, ça passe aussi inaperçu qu'une dinde enceinte la tête en bas dans un aquarium de poissons rouges ! » ; et que dire du portrait joyeusement caricatural de cette « Lolita de cinquante-cinq ans ! Ridicule et pathétique » : « Petite, cheveux rares teints blond platine coupés à la Louise Brook, trop maquillée, une bouche trop grande [...], une minijupe plus de son âge découvrant des cuisses-jambon trop de son âge, des talons aiguilles [...], elle aurait pu avoir seize ans si elle en avait eu quarante de moins. »

Ces deux exemples témoignent aussi du point de vue visuel adopté par les narrateurs, qui multiplient les détails et privilégient dès lors le regard, plus que les autres sens, à la manière de réalisateurs de cinéma...

Jean-Guy Hudon

### CONTES URBAINS OTTAWA

Yvan Bienvenue,  
Jean Marc Dalpé,  
Patrick Leroux, Marie-Thé  
Morin et André Perrier  
Le Nordir, Ottawa, 1999,  
64 p. ; 15 \$

Connaissez-vous le concept des contes urbains ? Il a été développé par Yvan Bienvenue et Stéphane F. Jacques, du théâtre Urbi et Orbi de Montréal. Le principe consiste à demander à des auteurs d'écrire des contes dont la lecture ne dépasse pas quinze minutes. Les textes, pour respecter la tradition orale, doivent être pensés et écrits pour être dits. Nos grands-oncles, nos grands-pères, parfois même nos grands-mères, lorsqu'elles en trouvaient le temps, nous ont tenus en haleine avec des histoires pleines de mimiques, tantôt comiques, tantôt apeurantes. Ces histoires ont meublé des soirées, hanté des nuits aussi !

Elles font partie de notre culture. Mais maintenant, plus personne ne vient s'asseoir sur une simple chaise de bois pour nous raconter des « peurs ». Cela a manqué à Patrick Leroux, l'instigateur du présent ouvrage. Ontarien d'origine installé à Ottawa depuis bientôt une dizaine d'années, il a emprunté l'idée de ses collègues montréalais du théâtre Urbi et Orbi. Il a donc réuni quatre auteurs francophones de la région d'Ottawa et leur a demandé de raconter leur univers, mais à la manière de leurs ancêtres.

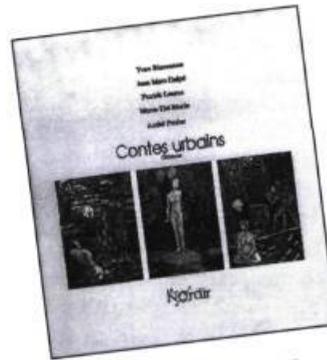
Cela donne un mélange surprenant de tristesse, de peur, de désirs inassouvis, de honte, d'incertitude, de haine, de solitude, enfin... J'imagine que de vivre en francophone à Ottawa doit écorcher la fibre culturelle certains jours. En tout cas, c'est ce que j'ai senti en lisant ces contes. J'y reconnais l'humour. La façon de dire et de maudire m'est familière. Mais je cherche toujours ce petit quelque chose qui manque : la joie peut-être... Suis-je la seule à chercher le bonheur dans un conte ? C'est possible.

Réjeanne Larouche

LES NEUF VIES  
D'EDWARD  
Christine Brouillet  
Denoël, Paris, 1998,  
332 p. ; 24,95 \$

LES FIANCÉES  
DE L'ENFER  
Christine Brouillet  
La courte échelle, Montréal,  
1999, 223 p. ; 19,95 \$

Aimez-vous les chats ? Si oui, grand bien vous fasse, vous apprécierez peut-être cette histoire rocambolique mettant en scène Edward, un chat télépathe qui en est à sa neuvième vie, et sa maîtresse Delphine, une sotte détestable qui nous inflige ses aventures sentimentales fadasses, sur



fond d'intrigue vaguement policière, complètement tirée par les cheveux et malheureusement étirée sur plus de 300 pages ! Edward s'est donné un but : trouver l'homme idéal pour Delphine. Mais pour cela, il devra affronter James Anderson, un bel Américain qui rôde autour de Delphine pour des motifs peu avouables ! C'est léger, anodin et, bien entendu, complètement invraisemblable. À vrai dire, tout cela m'a laissé complètement indifférent. Mais peut-être, critique blasé, mon sens poétique s'est-il trop émoussé...

Disons aussi que dans le domaine de la fiction, je préfère, et de loin, un bon roman policier. Avec *Les fiancées de l'enfer*, Christine Brouillet ramène sur scène son héroïne Maud Graham dans une cinquième aventure. L'intrigue est double : des viols en série dont les victimes sont marquées au couteau, et, parallèlement à l'intrigue principale, une sordide histoire d'inceste. On retrouve les habituels personnages qui gravitent autour de la détective : son amie Léa (dont la vie va être menacée par le violeur), le prostitué Grégoire, le légiste Alain

Gagnon avec lequel elle vit une relation amoureuse passionnée mais incertaine. Chacun va jouer un rôle dans cette double intrigue dont les ficelles, malheureusement, sont assez grosses. Coïncidences et rencontres fortuites enlèvent de l'intérêt à une enquête policière somme toute assez banale. Curieusement, la partie policière n'est pas la plus intéressante, ni la plus réussie : la psychologie du violeur, dont l'identité est révélée dès les premières pages, est assez simpliste ; l'enquête qui va mener à son arrestation est sommaire, sans grand suspense, et frise parfois l'invraisemblable. Non, c'est l'autre histoire qui est la plus intéressante du roman. Christine Brouillet réussit avec brio à tracer un portrait atroce du père incestueux : il donne froid dans le dos. Joël Labonté est une canaille répugnante qui n'inspire que le dégoût, et son entreprise de séduction de Marie-Ève (dont il est à la fois le père et le grand-père...) nous plonge dans un suspense malsain mais efficace en diable !

De façon générale, l'auteure devrait resserrer ses intrigues au lieu de se disperser dans plusieurs histoires dont les liens mettent parfois à rude épreuve la crédulité du lecteur. Le hasard fait bien les choses, dit-on, mais tout de même... Bref, un roman moyen, mais dont l'intérêt dépasse nettement une vie de félin, aussi futé soit-il !

Norbert Spohner

TOUT À L'EGO  
Tonino Benacquista  
L'instant même, Québec,  
1999, 149 p. ; 16,95 \$

Pour goûter Tonino Benacquista, mieux vaut attendre les heures de lucidité optimale. On ne joue pas aux échecs contre un maître en état de demi-sommeil. Malgré cette précaution, sacrifiez d'avance toute illusion : quoi que vous fassiez, il vous aura ! Cyrano avait beau avertir l'adversaire : « À l'envoi, je touche ! », l'autre ne pouvait parer le coup. Benacquista en fait autant.

Votre œil voit bien, en trichant vers la dernière page, que l'explication s'apprête à tomber, qu'elle approche, qu'elle n'a plus que cinq lignes, voire une seule, pour éclairer ces dix ou vingt pages déroutantes..., et pourtant la chute tombe, belle et drôle, nette comme une guillotine et aussi imparable.

Le je auquel Tonino Benacquista confie la conduite de ses nouvelles est lui-même, malgré sa trompeuse naïveté, insaisissable. Parfois il rêve et se fait jouer. Ou bien il rêve, se fait jouer, mais obtient au détour une suave vengeance. Ne pariez jamais que ce modeste sera une proie facile, mais ne lui promettez pas non plus d'avance les honneurs de la guerre. Insaisissable.

Humour ? Du meilleur. Écriture ? Alerte et entraînant. Cynisme ? Pas que je sache. Malgré que...

Ce recueil, n'en déplaise à la règle, ne présente que des réussites. Une histoire me plaît moins.

Laurent Laplante

**LE MAL DE MER**  
Marie Darrieussecq  
P.O.L., Paris, 1999,  
125 p. ; 23,95 \$

L'auteure du déconcertant *Truismes* (1996) publie son quatrième titre depuis ce premier succès. Habile à manier les registres, elle exploite ici une tout autre veine que la fantaisie fantastique qui nous l'a fait connaître, bien que les thèmes et le propos soient à proprement parler les mêmes : la solitude des êtres qui vivent côte à côte et la souffrance qui résulte de cette incompréhension.

*Le mal de mer* raconte l'histoire d'une jeune femme partie avec sa fille au bord de la mer. Cela pourrait être normal, mais la petite – elle a peut-être cinq ans – sent bien que sa mère n'est pas comme d'habitude, et elle s'étonne de ce voyage alors que les vacances ne sont pas encore commencées. En fait, la jeune femme est partie à l'insu de son mari (qui fera appel à un

détective pour la retrouver) et de sa propre mère, qui gardait l'enfant pendant les heures de travail. Des motifs de cet « enlèvement », nous ne saurons rien – comme l'enfant ne sait pas pourquoi on a ainsi bousculé ses rassurantes habitudes –, mais nous devinerons une souffrance muette chez cette femme au regard constamment caché par des verres fumés. Souffrance qui sera relayée par celle de la grand-mère, de la petite fille, du mari, tous personnages anonymes dont les points de vue donnent à la mince trame narrative son originalité. L'anonymat au premier abord surprenant des personnages principaux confère en outre à l'histoire une valeur plus générale, comme un constat pessimiste sur les relations humaines. Enfin, la mer est omniprésente : elle fascine et elle effraie, comme elle est vivifiante et meurtrière ; elle est une force contre laquelle on ne saurait lutter.

Le tout ne manque pas d'acuité, mais l'écriture trop

maniérée, trop complaisante, finit par déranger quelque peu. On abuse de la multiplication des figures de style et des images, de l'accumulation d'adjectifs et de périphrases qui alourdissent, ce qui à mon avis banalise le pourtant significatif jeu de mots contenu dans le titre. C'est peut-être une question de goût, mais, en écriture comme ailleurs, à trop vouloir en mettre on finit par rater son effet.

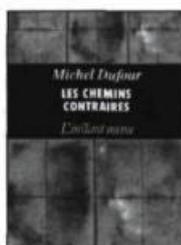
Hélène Gaudreau

**LE PARI**  
Dominique Demers  
Québec Amérique,  
Montréal, 1999,  
425 p. ; 24,95 \$

*Le pari* met en scène la narratrice et héroïne principale Max (pour Maximilienne Laforest), belle et brillante urgentologue respectée de tous, mariée à Simon Nolet, un bel homme généreux et attentionné. À l'aube de la quarantaine, Max vit une profonde remise en

# Lire

*pour faire durer l'instant*



**Pierre YERGEAU**  
*Du virtuel à la romance*  
97 pages ; 14,95 \$

**Pierre YERGEAU**  
*L'écrivain public*  
249 pages ; 14,95 \$ POCHE

**Jean-Noël BLANC**  
*On en apprend tous les jours*  
136 pages ; 16,95 \$

**Michel DUFOUR**  
*Les chemins contraires*  
158 pages ; 18,95 \$

*Nouvelles du Canada anglais*  
traduites par Nicole CÔTÉ  
270 pages ; 17,95 \$ POCHE

*L'instant même*  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS



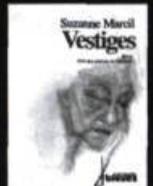
Julie  
**STANTON**



*La Passante de Jérusalem*  
avec des œuvres de  
Gernot Nebel  
95 pages ; 19,95 \$

À paraître :

Suzanne  
**MARCIL**



*Vestiges*  
avec des œuvres de  
l'auteur  
64 pages ; 19,95 \$

Les heures  
**bleues**

question et des souvenirs obsédants affluent : la perte de sa sœur cadette, une handicapée mentale dont on a voulu lui cacher jusqu'à l'existence, et, surtout, la lourde présence de son père, dont l'encombrante influence la poursuit. Max a fait le pari, contre un collègue, de sauver une mystérieuse itinérante moribonde. Après une infidélité réciproque, due à une sorte de *fatum* plutôt qu'à l'attrait du vice, le couple Nolet-Laforest reprend la vie commune. À la fin, Max est délivrée des prégnants fantômes de son passé et l'angoisse qui la poursuivait, métaphorisée sous la figure d'un « grand pic », s'évanouit.

Ce roman pour adultes d'une écrivaine plus connue comme auteure pour la jeunesse plaira sans doute aux amateurs de récits comportant une *belle histoire*, avec de *beaux sentiments* et des *personnages sympathiques* dont on s'exerce à fouiller les *conflits psychologiques*. Ils en apprécieront sans doute aussi la langue sobrement correcte, sans obstacle ni surprise, fuyant les innovations scripturales et menant avec *sécurité* le lecteur au *happy end*. Et ils ne feront probablement pas rigueur à la narratrice d'opposer systématiquement, en alternance, de chapitre en chapitre, le temps présent et le temps passé, avec la *régularité* d'un métronome.

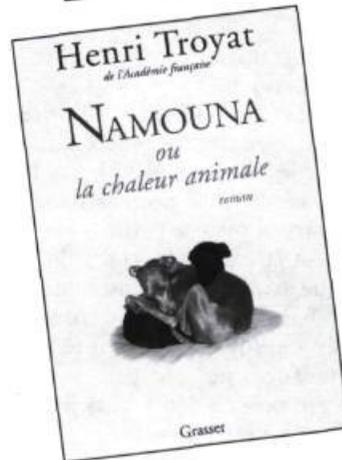
On aura compris que *Le pari* a tout du roman traditionnel. L'éditeur se réjouit certes du succès populaire que le livre remporte, mais il est abusif de sa part de le présenter comme étant « à coup sûr une œuvre déterminante dans la démarche d'écriture de Dominique Demers » (quatrième de couverture). Québec Amérique devra à coup sûr dégrossir et redresser ses stratégies publicitaires, et Dominique Demers, s'éloigner davantage des sentiers battus et rebattus.

Jean-Guy Hudon

**FANNY  
MA VERTE MÉMOIRE**  
Janine Idrac

L'indépendante, Montréal,  
1999, 122 p. ; 17,95 \$

Fanny vit dans une maison isolée, à l'écart du village. Alors qu'elle vient de rédiger une annonce – elle est en quête d'une femme, jeune et solide, pour l'aider aux travaux de maison –, on sonne à la grille. Devant elle une femme, réplique exacte d'elle-même, familière avec les lieux, que le chien accueille joyeusement. « [...] je suis toi, réplique-t-elle en me contemplant les yeux pleins de haine. » Dès lors, Fanny coupe toute relation avec le village et partage sa vie avec son double, dans des élans ambigus d'amour et de haine. Mais peu à peu, tout se dégrade : la vieille maison, le jardin, les corps que la mort guette. Évoqués par son double, les souvenirs enfouis remontent et parlent de Xavier et de leur fille partis aux États-Unis, de Stani noyé dans l'étang, de la mère qui ne l'a jamais aimée. Des souvenirs qui deviennent hallucinations quand elle voit Xavier et Stani à côté d'elle, quand ils l'emmènent dans la barque du passeur, au royaume de la mort. En deux pages, elle présente sa vision de la maternité, l'absurde qui ne lui convenait pas. En deux brefs paragraphes, elle trace un portrait, entièrement négatif, de sa mère. Son double – ou sa « verte mémoire » – l'entraîne à s'adresser à Dieu : « Tu n'es qu'une légende née au hasard de folles écritures ! À Ton ciel je préfère la beauté déchirante de cette autre moi, ses phrases blessantes et crues, son ventre profane à toutes Tes églises ! Ce soir, Tu n'es qu'un aigle empêtré dans ses ailes. » Peut-on dire que cette écriture profane tout ce qu'elle touche ? Il ne reste à la fin qu'une femme face à elle-même, à qui elle offrira le poison fatal.



Ainsi se termine ce roman de Janine Idrac, roman parfois hallucinant, souvent confus, toujours extrême et négatif, surprenant, même dans l'écriture. Ne serait-ce que l'histoire d'une folie ? ou simplement d'une mémoire destructrice ?

Monique Grégoire

**NAMOUNA  
OU LA CHALEUR ANIMALE**  
Henri Troyat  
Grasset, Paris, 1999,  
238 p. ; 29,50 \$

Il est à parier que le plus fidèle ami de l'homme ne soit jamais autorisé à pénétrer dans l'antre des antres de la littérature française : l'Académie. Et c'est bien regrettable car Namouna, magnifique lévrier italien, aurait pu faire découvrir le sens de la vie à ces cerbères de la langue. Aussi, c'est avec une déférence teintée de commiseration que le lecteur suit à la piste la dernière lubie d'un vénérable monsieur qui découvre la cynophilie du fond de

son auguste fauteuil d'Académicien bordelais et or.

Cette histoire des temps modernes met en scène un couple et un duo de chiens de race. L'homme et la femme finiront par s'effacer au profit de la carrière et de la descendance distinguées de leurs deux champions. Dévorés par leurs toutous, ils en viennent à se regarder en chiens de faïence et à déterrer l'os des hostilités. L'homme est dépassé par la passion dévorante de son épouse et celle-ci, en développant son chenil, en participant à de multiples concours et en raflant tous les prix, servira sa réputation de professionnelle, détruisant son enthousiasme d'amateur. Mais l'homme et la femme qui ont fait porter leurs ambitions par leurs mammifères canins parviendront à la réussite.

Cette vie de « dévoiement » aux chiens, d'esclavage de la race, est contée aux sons des jappements « vieille France ». Il est réjouissant de noter que l'auteur Troyat use, mais n'abuse point, d'expressions et de mots que l'illustre Académie française a répertoriés et condamnés comme des absurdités de la langue française. L'écrivain ne se devait-il pas néanmoins de vendre au chaland de cette fin de siècle, donc de dépoussiérer quelque peu une langue impeccable et une écriture accomplie ? Comme pour s'excuser de tant d'audaces, l'auteur place les locutions honnies entre guillemets. Être ou ne pas être à la page...

Sandra Friedrich

**POUR MAMAN  
UNE ANTHOLOGIE  
DES PLUS BEAUX TEXTES DE  
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**  
présentés par Catherine  
Hermay-Vieille  
L'Archipel, Paris, 1999,  
123 p. ; 22,95 \$

Après *Les plus beaux poèmes d'amour* présentés par Brigitte Fossey et *Les plus belles lettres d'amour* présentées par Irène Frain, voici un recueil de textes sur la mère écrits par des sommités de la littérature

française : poèmes et autres extraits d'ouvrages qui tiennent en moyenne sur quatre pages.

Ainsi, Jean-Jacques Rousseau, Stendhal, Alphonse de Lamartine, Jules Michelet, Honoré de Balzac, Victor Hugo, George Sand, Marcel Proust et Marguerite Duras, pour ne citer que ceux-là, nous parlent de la relation mère-fils ou mère-fille. Pour la plupart, l'amour maternel est inestimable. C'est ce qui nous a fabriqué de corps, de cœur, d'esprit et d'âme. Mais pour certains, c'est la souffrance, l'incompréhension qui dure toute une vie. Ce peut être aussi la mort dont on ne se remet pas.

Un livre de chevet agréable, tout petit, d'un joli rouge-amour, que l'on peut serrer sur son cœur avant de s'endormir. Il tient tout entier dans la main d'un enfant. Dedans, de jolies illustrations en noir et blanc, pleines de tendresse, où partout une mère aimante se penche sur un garçonnet ou une fillette. Il y a bien quelques passages tristes mais... ils sont exprimés de si belle façon.

Réjeanne Larouche

**JE REGARDAIS REBECCA**  
Gracia Couturier  
D'Acadie, Moncton, 1999,  
285 p. ; 22,95 \$

L'accident survient, brutalement comme il se doit. Un instant, il appartient à la banalité du quotidien. Les badauds se massent, la police les bouscule et cherche les témoins, l'esthéticienne qui a vu la voiture rouge heurter la jeune femme rassemble ses impressions, l'ambulance emporte celle qu'enveloppe le coma.

À peine le décor est-il fiché dans l'esprit qu'il devient flou. Comment en serait-il autrement puisqu'on ne sait plus qui narre, puisque Laurent se substitue à sa femme et prétend régenter la narration, puisque les identités se fusionnent ou se segmentent au point qu'Emma ou Norma ou qui encore remanie(nt ?) constamment le récit. Quand le monde théâtral, dont Gracia

Couturier connaît les rouages, intervient lui aussi avec ses miroirs, ses coulisses, son osmose avec le réel, l'enjeu change et le processus de création devient le vrai sujet du livre : « Sait-on jamais où l'œuvre nous conduira ? »

Gracia Couturier, mine de rien, met son récit dans les traces d'Alice au pays des merveilles : la reine, le chat, le juge, les miroirs... Cela n'enlève pas au récit sa très grande complexité, mais fournit quelques balises au lecteur dérouté ; il en avait besoin. Livre exigeant, en effet, comme un rêve en mouvement.

Laurent Laplante

**PIERRES INVISIBLES**  
Hélène Dorion  
Le Noroît, Saint-Hippolyte,  
1999 ; 14,95 \$

Écriture et réécriture se combinent parfois à la réédition pour donner à un texte une vie tout en échos, ce dont les textes

de *Pierres invisibles* sont un exemple. Plusieurs ont d'abord paru en revue, avant de se retrouver, l'an dernier, dans un recueil publié chez Tarabuste en France et comprenant des encres de Julius Baltazar, avec qui Hélène Dorion a déjà réalisé trois autres livres d'artistes. Le dialogue avec des peintres est d'ailleurs devenu une voie parallèle pour elle avec les années, comme en témoignent ses nombreuses activités antérieures en compagnie de Marc Garneau.

*Pierres invisibles* confirme d'abord la présence de Rilke dans l'univers de la poétesse. Un univers d'esprit et de tressaillement au bord du réel, en compagnie des mots dans l'incrédulité, dans l'en-dessous des choses et de l'histoire. Elle y rejoint encore davantage l'anonymat du dialogue avec un Dieu incertain, en délaissant les références explicites à la philosophie pour mieux se positionner dans l'expérience immédiate. Jusqu'à une occa-

sionnelle froideur, ces pierres sont une route qui se grave dans l'instant sans pour autant devenir un sentier carrossable.

Outre l'alternance entre le vers et la prose, un procédé omniprésent est celui de l'énumération, qui fonctionne comme la respiration du poème en accumulant réseaux et virgules : « Routes, demeures où nous errons / brouillés de solitude / ciel pareil à l'absence / que nous éprouvons. » Mais le rythme du recueil s'accompagne d'une discontinuité où on tente, par évitement, d'accueillir l'indicible, dans une impossibilité de l'image où le poème, l'interlocuteur, les arbres sont des figures d'un même tableau aveugle, frisant la désincarnation.

Ce tournoiement inquiet entre l'être et le non-être pourra en agacer certains par la répétition dont il se nourrit, tout comme son incessante mise en évidence de la fracture. Si on partage l'engagement mystique dont fait montre Hélène Dorion, on pourra cependant habiter cet appriovisoement des glaces où la renaissance devient possible, dans le « consentement à ce qui brûle inlassablement par-delà le monde ».

Thierry Bissonnette

**LA BERLINE ARRÊTÉE**  
DANS LA NUIT  
ANTHOLOGIE POÉTIQUE  
Oscar Vlaliskas  
de Lubvicz-Milosz  
Gallimard, Paris, 1999,  
250 p. ; 16,95 \$

Cette anthologie poétique de Oscar Vlaliskas de Lubvicz-Milosz permet d'entrer dans l'univers généreux et emporté de cet étrange auteur d'origine lithuanienne, né en 1877 en Biélorussie, mort à Paris en 1939. Son œuvre a abordé divers genres littéraires ; rassemblée en une quinzaine de volumes aux éditions André Silvaire, elle était devenue une affaire de bibliographes. L'édition présentée aujourd'hui en poche comprend des choix de poésies et des extraits de pièces de théâtre (*Don Juan*) dont les qualités poétiques sont

**Nouveautés**



Sous la direction de  
**Joseph Yvon Thériault**  
*Francophonies minoritaires au Canada*  
L'état des lieux  
À travers six grands domaines – géographie, histoire, socio-économie, politico-juridique, éducation et culture – le regard est posé sur chacune des grandes régions, l'Acadie, l'Ontario, l'Ouest, leurs particularités et les ponts qui les unissent, ou les séparent. Une référence incontournable pour quiconque s'intéresse au Canada français.  
Société, couv. cartonnée, 576 p., 2-7600-0359-0, 40,95 \$





**Patrice Dallaire**  
*Regard sur l'Acadie*  
et ses rapports avec le Québec  
Témoignage et acteur privilégié des relations entre le Québec et l'Acadie, Patrice Dallaire nous livre dans *Regard sur l'Acadie* ses réflexions sur les rapports actuels, possibles et souhaités entre les deux peuples. Un livre qui saura intéresser, voire captiver, tous ceux et celles qui se préoccupent de près ou de loin à la question acadienne.  
Essai, 220 p., 2-7600-0572-8, 24,95 \$



• C.P. 885, Moncton (N.-B.) E1C 8N8 • Tél. : 506 857 8490 •  
• Téléc. : 506 855 3130 • edacadie@ubnet.nb.ca •

**édition d'acadie**  
Fondation est. 1972

évidentes. Élevé dans un contexte qui lui permet de se familiariser avec plusieurs cultures et plusieurs langues, dont le polonais, le russe, l'allemand, l'anglais, l'hébreu et le français, O. V. de L.-Milosz choisira d'écrire son œuvre dans la langue française. Homme et poète sans frontière, sa poésie incarne une rare liberté d'être et de pensée. Imprégné de philosophie et d'un certain mysticisme (Emanuel Swedenborg), puisant au post-romantisme quand il parle de sujets amoureux, O. V. de L.-Milosz est un homme de culture, un individualiste universel. Sa poésie, d'une extrême sensibilité, prolonge sa réflexion. On pourrait caractériser son style de manière paradoxale en parlant d'intimité symphonique. Ses « Sept Solitudes », comme « Le poème des décadences » et « Les éléments » décrivent nature et tourments intérieurs, présentant ces deux réalités en complémentarité. Luxuriante, débordante d'images, sa poésie est de celles qui placent les voies de l'âme au-dessus de la petitesse du quotidien. Rieur, le poète peut être tendre et meurtri. Grave un moment, il badinera quelques vers plus loin. Il écrit : « Ainsi soyez-vous, âme jeune au vol éblouissant, / Vierge impériale enivrée / De chants, de vins et de soleils cruels et rieurs ; Déesse barbare, douce et terrible, dans l'encens / Des foules futures, fumée de pleurs et de sueurs. » Le temps est scruté tout au long de cette œuvre comme ce qui contient « retour » et « espoir », confession, attente. Ce que O. V. de L.-Milosz ausculte avant tout, c'est la réalité perçue comme creuset de toutes les énigmes : « Immense, éternelle, effrayante Réalité. C'était toi, de toutes les possibilités, toi la plus extraordinaire. » Rêveur et penseur solitaire, ce poète s'est

aventuré dans « les terrains vagues », attentif aux échos du monde. En postface, son neveu Czeslaw Milosz évoque des conversations et la dernière rencontre avec son oncle un peu visionnaire qui lui traçait un sombre tableau du proche futur. La poésie de O. V. de L.-Milosz est à lire pour son « grincement doux », ses « archipels soudains, les galères sonnantes... »

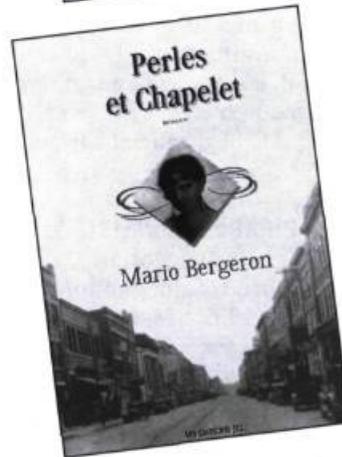
Claude Beausoleil

### L'HOMME AU COMPLET

Aude  
XYZ, Montréal, 1999,  
193 p. ; 22,95 \$

Le titre est beau et l'auteure jouit, à mes yeux, de par ses réussites précédentes, du préjugé favorable. Le livre, pourtant, ne me comble pas. Simon, immergé dans un Tokyo déroutant et qui hésite entre liquider son passé et l'exorciser par le recul, intéresse. Qui ne vit pas, à ses heures et face à d'autres enjeux, une ambivalence analogue ? Mais l'intérêt se tarit, car Simon est le seul être dont la psychologie soit au moins esquissée, le seul vivant. C'est peu.

Autour de Simon, en effet, se sont agités ou s'agitent des êtres monochromes, réductibles à quelques constats. Gérard, le père, a aimé Estelle, mais négligé les enfants. Estelle aimait son mari et ses premiers enfants, mais elle a surtout adoré le poupon surgi tardivement, Simon. Sophie, épouse de Simon, est adaptée au combat pour la vie, puis elle perd pied. Simon, seul, vit. Grâce aux révélations qui remontent de son passé, il redevient un père, un humain capable d'aimer, un homme au complet. Les autres ? Peu ou pas de chair sur les os, peu ou pas de subtilité dans les virages, que des ombres qui se meuvent



selon un vent peu subtil. La fin est belle, sans racheter.

On ne retrouve dans cet ouvrage ni la finesse ni l'écriture qui, en 1997, charmaient dans *Cet imperceptible mouvement*.

Laurent Laplante

### PERLES ET CHAPELET

Mario Bergeron  
JCL, Chicoutimi, 1999,  
543 p. ; 24,95 \$

En 1998, Mario Bergeron entreprenait une saga du XX<sup>e</sup> siècle avec *Le petit train du bonheur*. Elle se poursuit avec le roman *Perles et chapelet*.

L'action se passe à Trois-Rivières. Nous sommes en 1920, dans la famille de Joseph Tremblay. De grands malheurs ont éprouvé les Tremblay. En 1918, Adrien, le fils aîné, est mort à la guerre. Puis, la grippe espagnole a emporté en quelques mois le fils cadet de neuf ans, Roger, et M<sup>me</sup> Tremblay. Le grand feu de 1908 a détruit la ville de Trois-Rivières et une période bien sombre a suivi. Mais la vie a

continué son cours. Joseph, homme d'affaires aimé et respecté, est toujours propriétaire du restaurant « Le petit train ». Il possède aussi la seule compagnie de taxis de Trois-Rivières. Sa fille aînée, Louise, a sacrifié sa carrière d'institutrice pour s'occuper du restaurant. Son fils Roméo, un digne père de famille, est journaliste au *Nouvelliste*. Et il y a Jeanne !... Jeanne Tremblay, pré-adolescente, artiste-peintre, pleine de vie, de talents, de rêves, de folie. Jeanne !

C'est autour de cette charmante et fascinante Jeanne que va se dérouler l'intrigue du roman. Et il y a de quoi faire ! Après tous les malheurs qui se sont abattus sur la famille, sur la ville, sur l'époque, Jeanne décide qu'il est temps de vivre, de rire, de danser, de fumer, de sortir, de boire, de gagner de l'argent pour le flamber avec arrogance, de conduire une voiture, d'aller au cinématographe, d'aduler les vedettes interdites du grand écran, de s'habiller comme elles, de porter le pantalon, de couper les cheveux et les jupes, et... de faire suer vicaires et curés. Le petit Trois-Rivières va devenir New York lorsque Jeanne fera la connaissance de Sweetie, pianiste de salle de cinéma, jeune virtuose du jazz, débarquée des États-Unis pour découvrir ses origines, celles de sa défunte mère qui était trifluvienne. Sweetie est tout ce que Jeanne veut devenir, une vraie « flapper » ; Jeanne a tout ce que Sweetie veut avoir : la beauté, le talent, la nationalité, la langue. Ce couple va faire des ravages, des folies innombrables. Et quand Trois-Rivières et elles-mêmes seront au bout du rouleau, c'est à Paris, lieu de tous les espoirs d'artistes, que les deux jeunes femmes se transporteront.

Domage que les deux dernières parties du roman ne nous transportent pas là-bas avec elles... Mais j'ai réussi à m'accrocher à l'histoire de Louise, la vieille fille aigrie, qui décide de prendre ses rêves en mains, elle aussi, à quarante ans passés. Dans la grisaille et la misère de la crise de 1930, la grande sœur retournera aux

études, malgré la peur mortifiante de se retrouver au milieu de normaliennes de dix-sept ans. Elle sera maîtresse d'école !

Aller au bout de soi, occulter le mur que dresse le jugement des autres au milieu de notre vie, je crois que c'est le rêve que tous les membres de la famille Tremblay finissent par accomplir. Un beau roman.

Réjeanne Larouche

**TSUBAKI**  
Aki Shimazaki  
Leméac/Actes Sud,  
Montréal/Paris, 1999,  
121 p. ; 17,95 \$

Depuis que la bombe atomique est tombée sur Nagasaki, ville de son enfance, Yukiko porte un lourd secret. Maintenant qu'elle vit ailleurs et que la mort approche, l'aveu devient possible. Le meurtre de son père, perpétré sur fond de carnage nucléaire et apocalyptique, n'a pas laissé de traces, mais il est resté gravé dans la mémoire vive de l'adolescente et de la femme. Sa fille et son petit-fils doivent savoir. Yukiko sort du silence et raconte, dans une lettre dont ils prendront connaissance après sa mort, l'avant et l'après Nagasaki, avant et après la découverte par hasard de l'adultère du père qui, sous un même toit, dominait et manipulait : femme et maîtresse, fille et enfant illégitime. Après cette histoire, rien n'a plus été comme avant.

Aki Shimazaki, dont c'est le premier roman en français, révèle avec *Tsubaki* la force du silence, la beauté et la cruauté des passions retenues, le calme possible dans une vie fracassée. Pas de violence ni de haine exprimées dans ce roman d'une grande pudeur. La mort, la guerre sont des accidents de parcours que l'on tait. Yukiko se relève des épreuves de la vie comme une fleur se redresse après un orage. De la même façon, sa fille, « seule enfant de la famille et seule héritière déclarée », reçoit le legs d'une histoire qui touche ses origines, mais elle le reçoit ailleurs, en Occident, dans « ce pays » à distance de la tradition japo-

naise. C'est là que, peut-être, la plaie parviendra à se refermer. La fille et le petit-fils de Yukiko ne cherchent pas de coupable, n'excusent personne. Ils examinent l'histoire sous un angle différent, avec un regard autre. *Tsubaki*, roman à mi-chemin entre l'Orient et l'Occident, décrit la désagrégation de la famille japonaise traditionnelle après la Deuxième Guerre mondiale, en même temps qu'il propose de la reconstruire, en instaurant un dialogue, une réconciliation entre générations, entre le Japon et l'Amérique.

Florence Thomas

**PRODIGE**  
Nancy Huston  
Leméac/Actes Sud,  
Paris/Montréal, 1999,  
171 p. ; 23,95 \$

*Prodige*, c'est beau et émouvant comme une tragédie grecque. Destin inéluctable où tout est décidé dès l'origine : une mère est littéralement dévorée par sa fille qui l'accapare dès sa naissance, bébé prématuré extrêmement fragile, au seuil de la mort, à qui il faut heure après heure inoculer le désir de vivre, de survivre. La mère, musicienne et professeure, lui parle sans arrêt, chantonne, la caresse, se donnant la mission folle d'en faire une grande pianiste. « Je vais enfin gagner, se dit-elle. Là je vais enfin faire ce qu'il faut. »

Le récit se présente sous forme de polyphonie, mais que dominant totalement deux voix, celle de la mère, Lara, et de la fillette, Maya. Les autres voix ne sont qu'accessoires, ne servent qu'à situer et à faire ressortir les deux figures principales. Le père, Robert, est vite dépassé par le phénomène d'osmose entre la mère et la fille et décide de se retirer. Commence alors le subtil affrontement de la mère angoissée et peu sûre d'elle et de sa fille dont le talent tant désiré s'affirme effrontément dans une facilité et une exubérance toutes mozartiennes. Son assurance est telle qu'elle délaisse progressivement les conseils de sa mère et ne joue

que selon son inspiration juvénile. Privée de sa raison de vivre, la mère dépérit et sombre dans le délire. C'est sa fille maintenant qui veille sur elle.

Jean-Claude Dussault

**LA COUR DES MIRACLES**  
Pierre Manseau  
Triptyque, Montréal, 1999,  
271 p. ; 20 \$

Troisième volet de la trilogie « L'île de l'Adoration », le roman *La cour des miracles* ramène en scène quelques personnages déjà présents dans les deux premiers tomes (*L'île de l'Adoration* et *Quartier des hommes*). Cette fois, l'histoire proposée aux lecteurs est celle d'un enfant trouvé : le petit Rat, orphelin et malingre, sera élevé par les occupantes d'une maison close comme par autant de mamans. L'aventure est au rendez-vous, mais plus encore une brochette de personnages savoureux et bien dessinés, le tout écrit dans un langage quelque peu suranné qui lui donne des airs de fable.

À découvrir, même si vous n'avez pas lu les deux premiers volumes.

Suzanne Desjardins

**MA MÈRE, LA TERRE**  
Sue Harrison  
**MA SŒUR, LA LUNE**  
Sue Harrison  
Libre Expression, Montréal,  
1998 et 1999, 366 p.  
et 470 p. ; 19,95 \$ chacun

Il y a de ces auteurs qui ont le don de recréer les réalités disparues, de nous transporter, comme s'ils disposaient d'une machine à voyager dans le temps, vers les époques historiques qui nous fascinent. Pour la plupart, ces magiciens de la mémoire reconstituée explorent des époques pour lesquelles il existe de la documentation écrite ou qui font l'objet de nombreux travaux de recherche.

Pour Sue Harrison – tout comme pour Jean Auel, à qui elle est très souvent comparée –, l'appel vient de la préhistoire puisqu'elle nous entraîne 9 000 ans dans le passé de la Terre. Sa région de prédilection : les

îles Aléoutiennes, chapelet de petites terres qui forment l'extrême pointe de l'Alaska qui s'enfoncent dans le Pacifique Nord.

*Ma mère, la Terre*, raconte une histoire très dure, celle de la jeune Chagak qui verra tous les habitants de son village tués sous ses yeux dès les premières pages du livre. Seule dans le désert glacé, elle tentera de rejoindre le village de son grand-père, chef des Chasseurs-de-baleines, mais son destin l'amènera plutôt à l'ulaq (nom d'une habitation creusée sur le flanc d'une colline) de Shuganan, le vieil homme qui sculpte des animaux dans la pierre.

Dans un style simple et efficace, Sue Harrison décrit l'incroyable âpreté de la vie chez ces peuplades du Nord, à une époque où la plus grande partie du Canada était ensevelie sous un immense glacier. Fascinés, nous suivons les gestes de vie et de survie qui régissent de façon immuable les jours et les nuits de gens d'une rare force psychologique et, dans certains cas, d'une exceptionnelle violence – nous sommes dans la préhistoire !

Sue Harrison possède le don d'abolir complètement les distances entre ses personnages et le lecteur : soudain, c'est nous qui luttons contre l'effroyable Homme-Qui-Tue, c'est nous qui dépeçons le phoque, c'est nous qui voguons sur l'eau glacée à bord d'un fragile ikyak, vêtu de notre chigadax imperméable fabriqué avec des intestins de lion de mer ou de la peau de langue de baleine...

Dans *Ma sœur, la Lune*, deuxième volet de cette remarquable suite, nous sommes en 7039 avant Jésus-Christ. Seize années ont passé depuis que la jeune Chagak a rejoint le peuple des Chasseurs-de-baleines. Ses fils sont maintenant en âge de chasser, mais c'est autour de la jeune Kiin, fille d'Oiseau Gris et de Coquille Bleue, que Sue Harrison tisse son récit, car l'auteure s'attarde tout spécialement à décrire le double adversité que les femmes d'alors devaient affronter : une nature dure et froide, et aussi l'homme, leur principal prédateur !

Encore une fois, on se laisse envoûter par l'écriture de Harrison et par la terrible destinée de Kiin. Autre qualité rare de Sue Harrison : elle ne cède jamais à la facilité et à ce romantisme de pacotille qui affectent certains auteurs exploitant la veine historique. Ici, tout est direct, sans fard : ces humains du temps de la préhistoire, malgré tout l'attachement ou la répulsion qu'ils génèrent, sont présentés – si du moins on se fie aux plus récentes découvertes scientifiques – tels qu'ils étaient voici 9 000 ans, parfaitement intégrés à leur environnement, qu'ils n'ont pas les moyens de changer, ni de dominer. Vivement la suite !

Jean Pettigrew

**DAVID, ROI**  
Gerald Messadié  
JC Lattès, Paris, 1999,  
377 p. ; 29,95 \$

Ce roman historique ne nous apprend rien qui ne soit déjà dans la Bible sur un roi dont la fonction politique aura été de réaliser la nation d'Israël. Pour rendre l'histoire plus attrayante, Gerald Messadié l'a épicée de détails sexuels suggestifs, David ayant été un grand séducteur et un géniteur infatigable, dont l'Évangile prolonge la postérité jusqu'à Jésus de Nazareth.

Mais ici encore, l'auteur de *L'Homme qui devint Dieu* a voulu démystifier le personnage, souligner les incohérences contenues dans les Livres Samuel I et Samuel II, et surtout montrer que le Dieu unique de la Bible a été isolé des autres dieux de l'époque par la visée prophétique du vieux Samuel pour en faire le ferment du regroupement des douze tribus d'Israël.

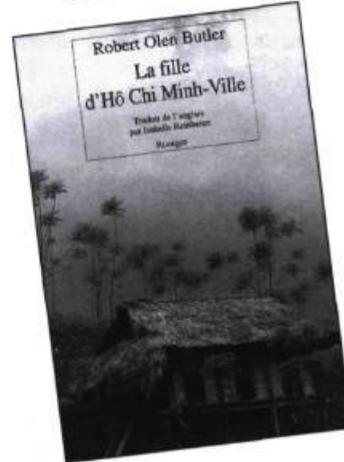
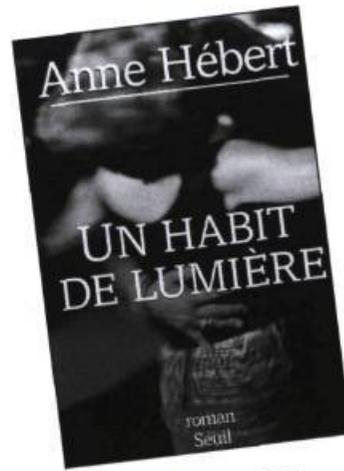
L'histoire du roi David ressemble par ailleurs à une tragédie shakespearienne, avec ses luttes sanglantes, ses ruses,

ses trahisons, ses massacres, dans un débordement de serments trahis et de sentiments pathétiques. Les intrigues des principaux personnages, la haine, la vengeance, l'inceste, le viol et la fornication publique comme geste politique, forment la toile de fond du règne de ce personnage central de l'histoire juive qui à la fin, déchu de son pouvoir, faillit sombrer dans l'abjection du roi Lear, mais que l'Histoire sauva après l'avoir absous de tout.

Jean-Claude Dussault

**UN HABIT DE LUMIÈRE**  
Anne Hébert  
Seuil, Paris, 1999,  
136 p. ; 19,95 \$

Il y a Rose-Alba Almevida, nom de rêve d'une femme se rêvant, « Rosa, Rosie, Rosita, rose d'Espagne brûlante et musquée ». Il y a Miguel Almevida, enfant dont on s'est trompé sur le sexe, se parant des bijoux et des fards d'une mère trop aimée. Il y a Pedro Almevida, homme croyant en la dureté de l'homme, rêvant de vignes et d'une maison blanche, dans ce pays d'Espagne où il a épousé Rosa, Rosie, sa toute belle, sa femme. Il y a trois êtres blessés et déracinés, sans liens que ceux du sang ou ceux du sexe, sans espoirs que des rêves incompatibles, confinés dans une loge de concierge parisienne, où Rosa coud des habits sans lumière pour satisfaire ses envies de grandeur, ses « envies furieuses d'hôtel 4 étoiles, de voitures de maître avec chauffeur en livrée ». Il y a aussi M<sup>me</sup> Guillou, sous l'œil de laquelle ils s'entre-déchirent, et qui finira trompée comme les autres. Il y a enfin Jean-Ephrem de la Tour, danseur étoile au Paradis perdu, l'épousé noir des désirs inavouables de l'enfant – « mon mari », se dira celui-là –, dont



virevoltant et s'y incrustent, intenses et lumineuses. Il y a Anne Hébert, la grande dame qui regarde à sa fenêtre et voit. Il y a ce grand écrivain.

Andrée A. Michaud

**LA FILLE  
D'HÔ CHI MINH-VILLE**  
Robert Olen Butler  
Trad. de l'anglais  
par Isabelle Reinharez  
Rivages, Paris, 1999,  
195 p. ; 33,95 \$

La lecture d'*Un doux parfum d'exil* de Robert Olen Butler (Rivages, 1994) m'avait laissé un souvenir prégnant. Celui-ci n'a pas été terni par *La fille d'Hô Chi Minh-Ville*. À nouveau j'ai été fascinée par la capacité avec laquelle cet auteur rend compte de la réalité intérieure du Vietnam déchiré entre la tradition et la modernité, mais aussi par l'exil et les conséquences de la guerre. Robert Olen Butler est allé au Vietnam en 1971 comme interprète pour l'armée américaine, ce qui pourrait expliquer l'aisance avec laquelle il passe d'un univers à l'autre. Sans aucun doute, nous avons affaire ici à un interprète virtuose.

la venue entrouvrira la porte du possible, le temps seulement de voir tous les lustres s'éteindre et les fleurs s'étioiler.

L'un après l'autre ils prendront la parole, lucides et de ce fait refusant la mort qui les guette, mentant, rêvant, bien que n'y croyant plus, lucides et luttant contre la misère parcourant les coulisses d'un paradis perdu, car ce roman est bel et bien celui de la perte des illusions, celui de l'espoir qui se bat malgré que la défaite ait été essayée depuis longtemps, celui de la négation de la mort qui succédera à ce malheur. Car il n'y a que cela, somme toute, une petite vie et puis la mort, pour laquelle on vous « prépare en secret, au milieu des vagues et des frissons gris, un habit de lumière ».

Derrière tout cela il y a Anne Hébert, qui s'approche du vrai à petits pas, si simplement que c'en est parfois déroutant, qui trace les traits du désir par petites touches, légères ou bien violentes, qui vont se poser sur la toile en

Samedi soir. Nous sommes dans une petite chambre dans un quartier d'Hô Chi Minh-Ville où pétaradent les motos. La chambre appartient à Tien, une Vietnamiennne de 26 ans, abandonnée par sa mère à la fin de la guerre, alors qu'elle était enfant. Son père américain, elle ne l'a jamais connu ; elle fait brûler de l'encens et prie pour son âme tous les jours. L'homme qui accompagne Tien se nomme Ben, un vétérinaire américain qui revient au pays pour la première fois depuis qu'il y a fait la guerre, espérant y trouver ce qui le ramènerait à la vie. « Parce que j'avais fait la guerre, quand je suis rentré chez moi et que je me suis trouvé face au restant de ma vie, tout paraissait plat, pesant. Il n'y avait rien d'important autour de moi. » Plus de vingt ans plus tard, il marche au hasard dans les rues pour finalement s'asseoir sur les marches d'un escalier qui

menait, peut-être, à la chambre d'une femme fréquentée jadis et qu'il pensait avoir oubliée. En ce temps-là, pouvait-il être question d'amour entre une prostituée et un Américain ? Aimer, il va découvrir ce que c'est en voyant Tien, non loin de là. Dans sa chambre, dans le tremblement de son corps, l'amour est là. Tien aussi découvre l'amour, se donne vierge à cet homme au corps plus vieux, à celui qui est déjà l'homme de sa vie. Ils s'aimeront trop peu, mais déjà beaucoup, ne pourront échapper à l'Histoire, seront rattrapés par le passé, forcés de sortir de leur chambre d'amour pour connaître leur vérité.

Ce roman de Robert Olen Butler repose sur deux voix (Tien et Ben) charnelles, jamais plaquées, d'une justesse troublante, des voix pleines de passion et d'amour, mais qui symbolisent aussi deux pays liés par une guerre dont tous les cadavres sont loin d'être déterrés.

Johanne Jarry

**CHRONIQUE  
DES PASQUIER**  
Georges Duhamel  
Omnibus, Paris, 1999,  
1 392 p. ; 54,95 \$

Georges Duhamel, écrivain humaniste français de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, a publié les dix volumes que forme la *Chronique des Pasquier* entre 1933 et 1945. Ce cycle romanesque est, à la fois par l'époque qu'il couvre (1889 à 1931), par le message humaniste qu'il sous-tend et par la facture réaliste de l'écriture, à placer aux côtés de la fresque des *Hommes de bonne volonté* et de celle des *Thibault*, que publient respectivement Jules Romains et Roger Martin du Gard durant l'entre-deux-guerres.

La narration du roman est prise en charge par Laurent, le troisième des cinq enfants de la famille Pasquier. Si le narrateur tient une place centrale dans la chronique, Georges Duhamel a veillé à couvrir l'ensemble des actions des

membres de la famille et à consacrer à presque chacun d'entre eux un volume (*Cécile parmi nous*, *Suzanne et les jeunes hommes*, *La passion de Joseph Pasquier*). Dans l'ensemble, les membres Pasquier sont portés par une grande passion : Joseph par les affaires, Cécile par une carrière internationale de pianiste, Suzanne par le théâtre, tandis que Laurent, qui marche sur les traces de son père, entreprend des études de médecine ; après une tentative avortée d'expérience de vie communautaire, il entre à l'Institut national de biologie, puis, devenu un grand savant, il occupe la chaire de biologie au Collège de France.

La *Chronique des Pasquier*, on le devine d'après cet aperçu trop succinct, n'est pas un roman historique ; l'époque sert plutôt de toile de fond aux grands et petits événements, drames ou réjouissances, de la vie d'une famille dans sa diversité. En ce sens, le cycle des Pasquier témoigne avant tout

d'une certaine sensibilité d'époque, et c'est à ce titre que l'on aura la curiosité de le lire. Réédition heureuse, donc, d'un ensemble romanesque d'un écrivain injustement oublié, en attendant peut-être, espérons-le, la réédition du cycle *Vie et aventures de Salavin* (cinq volumes entre 1920 et 1932), qui est d'un calibre supérieur aux Pasquier.

François Ouellet

**L'EFFET DE LA PLUIE  
POUSSÉE PAR LE VENT  
SUR LES BÂTIMENTS**

Patrice Desbiens  
Lanctôt, Outremont, 1999,  
60 p. ; 9,95 \$

Patrice Desbiens écrit une poésie du quotidien transfiguré par une sorte de transcendance. Ses mots sont « magiques comme chaque moment ».

Le poète franco-ontarien nous étonne encore par sa simplicité profonde, lucide et sans artifices. Le vide existentiel qu'il évoque est plein de

significations, même si elles sont, souvent, révélatrices d'une absurdité que l'on ne désire pas toujours voir. C'est l'écriture, en conséquence, qui nous permettra d'aller par-delà la méconnaissance abrutissante de la vie. Comme le dit notre poète, « [l]e plaisir de l'écriture est de savoir comment s'en sortir. / Ça prend juste un peu d'imagination ».

L'existence nous est offerte, à la fois belle mais difficile à assumer. De fait, la poésie refuse la mort de l'être par la grâce de ses petites créations ponctuelles, illuminantes... « C'est la magie c'est la magie c'est la magie des mots. »

Gilles Côté

**UN HOMME UN VRAI**

Tom Wolfe  
Trad. de l'américain  
par Benjamin Legrand  
Robert Laffont, Paris, 1999,  
806 p. ; 39,95 \$

Atlanta, comme une parvenue encore complexée, ne se satisfait plus d'incarner la puissance du Sud américain. Elle désire aussi l'hommage rendu aux capitales de la culture et des arts, Paris, New York, Londres. Les gratte-ciel, les équipes de football, le Casino, les Jeux olympiques furent de simples hors-d'œuvre ; reste l'essentiel, la conquête du renom culturel. Le problème, c'est qu'Atlanta vit difficilement la cohabitation raciale, d'autant qu'une rumeur circule : l'étoile du football local, un Noir évidemment, aurait violé l'héritière, blanche évidemment, du potentat local. Atlanta doit, d'urgence, gérer la rumeur.

Les immenses personnages que Tom Wolfe crée et lance alors dans la mêlée s'opposent et se complètent. Charlie Croker, ancienne étoile sportive parvenue à la tête d'un empire aux pieds d'argile, peut s'entremettre pour calmer l'opinion ; il y gagnerait un sursis. À l'autre bout du continuum social, un homme broyé par le système reconstruit sa dignité en puisant dans Épicète. Et le maire, Noir voué à la montée d'Atlanta, tire les

## La Plume d'Oie

ÉDITION

199, des Pionniers Ouest

Cap-Saint-Ignace (Québec) GOR 1H0

Téléphone et télécopieur : 418-246-3643

Courriel : [laplume@globetrotter.qc.ca](mailto:laplume@globetrotter.qc.ca)

Nous serons présentes au  
Salon du livre de Montréal.

Venez rencontrer nos auteurs.

*Ses priorités : l'écoute et le respect*

ficelles. De leurs gestes dépend l'avenir d'Atlanta.

Wolfe, caustique, renseigné, crée de fabuleux personnages et réussit un pénétrant bilan sociologique de ce qui motive et trouble un certain Sud américain. Seul le dénouement détonne.

Laurent Laplante

**LA MAÎTRESSE DE  
L'HOMME INVISIBLE**  
André Montmorency  
Leméac, Montréal, 1999,  
145 p. ; 17,95 \$

La scène se passe le 17 octobre 1967, dans l'appartement de la comédienne Germaine Giroux, rue Selkirk à Montréal. André Montmorency, qui la raccompagne chez elle après une soirée, l'écouterait toute la nuit égrener ses souvenirs : ceux du temps où elle faisait carrière à New York, puis ceux des belles années du théâtre montréalais d'après-guerre. Il sait qu'elle fabule un peu, qu'elle s'invente des amants tous aussi prestigieux les uns que les autres, mais il joue le jeu, savourant un de ces « moments privilégiés » auprès de M<sup>me</sup> Giroux qui débite, d'un même souffle, demi-vérités autobiographiques et histoires de coulisses.

Unité de temps, de lieu et d'action : si l'on exclut les quelques retours en arrière et le discours intérieur du narrateur, le récit est construit comme une pièce de théâtre. Et voilà les deux comédiens en tête-à-tête, un verre de porto à la main, se donnant la réplique dans un décor à la Sarah Bernhardt : elle, l'ancienne vedette rêvant à haute voix d'un hypothétique retour à Broadway, lui, le jeune acteur fasciné par la femme au légendaire sens de la repartie. « Du cul, des bijoux, des toilettes : tout pour faire un succès ! », se plaît à répéter celle qui se voit encore descendre le grand escalier !

André Montmorency, qui rend ici hommage à une personnalité peu banale, signe un récit léger et agréable qui se lit d'une seule traite. Cela dit, que ceux qui s'attendent à une biographie de Germaine Giroux se détrompent : *La maîtresse de l'homme invisible* est une œuvre de fiction. Dommage que son manque de substance et son style décousu l'empêchent de dépasser le niveau de l'anecdote.

Louise Villemaire

**LES PETITS CHEVAUX  
AMOUREUX**  
Michel Garneau  
Lanctôt, Outremont, 1999,  
78 p. ; 8,95 \$

**UNE PELLETÉE  
DE NUAGES**  
Michel Garneau  
Lanctôt, Outremont, 1999,  
190 p. ; 14,95 \$

Il est difficile de faire abstraction du dramaturge et animateur de radio Michel Garneau lorsqu'on a affaire au poète qu'il est aussi depuis longtemps. Mais c'est pour de bons motifs, tels son appétit de réalité et de place publique et sa chaleureuse générosité qui par-delà la feuille blanche lui permettent de nous serrer la poigne. La réédition de la plaquette *Les petits chevaux amoureux*, parue en 1977, combinée au tout nouveau livre de poèmes (dont certains ont été diffusés à la radio), permet de constater quelle douce tête de cochon possède cet utopiste de bon aloi. Héritier des Kerouac, Ginsberg et même d'André Frénaud, Michel Garneau sait tordre le cou à la poésie des tours d'ivoire et des retraites désolées. À la fois populaire et critique, conscient du langage tout en s'immergeant dans les choses quotidiennes, il nous embarque dans une douce protestation réinventée, en



réinventant le vieux et la vieille *freaks* qui sommeillent dans plusieurs de nos pères et mères de 45 ans et plus.

Aujourd'hui, on peut dire que Michel Garneau occupe un peu la place du Gaston Miron qui s'ouvrait littéralement les tripes devant autrui pour apaiser son sentiment de gaspillage collectif. Mais il entre aussi dans la mixture de ses poèmes quelque chose d'un Jean Narrache, avec en prime une érotomanie vibrante. La « pelletée de nuages » n'est en effet rien d'autre qu'un orgasme mental projeté sur le Québec, une jouissance qui maîtrise la tristesse et s'en sert pour créer quelques motifs d'ombre. Si *Une pelletée de nuages* délaisse le motif du joutil, il demeure éminemment simple malgré une exigence certaine. Quelques pages (un peu trop) narratives ou prosaïques, de l'humour, du nationalisme rafraîchi rendent finalement cette compilation de quotidien vivifiante. De quoi faire lire la poésie à tous sans perdre au passage sa consistance nébuleuse et salutaire.

Thierry Bissonnette

**L'AMOUR RECONNU**  
Naïm Kattan  
L'Hexagone, Montréal,  
1999, 188 p. ; 19,95 \$

Nous savions que l'amour, s'il dure, demande beaucoup à la mémoire. Avoir vu ensemble, détesté à deux, pleuré de conserve, voilà qui réduit souvent l'énorme litige du jour au rang du négligeable. Mais alors, demande Naïm Kattan, comment aimer quand la rencontre

survient au-delà de la cinquantaine ? Comment savourer le plaisir de la découverte à deux quand l'autre, de toute évidence, a déjà tout goûté avec d'autres ? Quand soi-même on ne peut s'étonner avec l'amour du moment sans qu'interfèrent des souvenirs qui lui sont étrangers ? La mémoire, qu'on voudrait bâillonner puisque les deux existences sont lourdes de ces ailleurs que l'autre n'a pas connus, consent-elle à se faire discrète ? Empêche-t-elle, cruelle, les tardives amours des vieillissants ? Telle est la question.

Peut-être faut-il, Naïm Kattan semble l'espérer, bâtir à deux une autre mémoire, se tisser, d'urgence, le prochain patrimoine. Cela n'est pas facile, car comment s'appropriiser quand le temps s'impatiente ? Les amants, elle façonnée par Paris, lui par Montréal, ne peuvent même pas s'enfuir à Londres comme vers une mémoire commune. Londres, pour eux, est aussi à construire. Heureusement, les corps sont là qui se souviennent du présent. Un beau livre écrit de ce côté-ci de la cinquantaine.

Laurent Laplante

**UNE VEUVE DE PAPIER**  
John Irving  
Trad. de l'américain  
par Josée Kamoun  
Seuil, Paris, 1999,  
581 p. ; 34,95 \$

Le dernier Irving nous en met plein la vue ! Pourtant, malgré ses quelques 600 pages, on ne peut toujours pas dire de John Irving qu'il est prolifique.

« Le chagrin de la perte d'un enfant ne meurt jamais. » Ainsi, n'eût été la mort de ses deux fils, le destin de Marion Cole aurait sans aucun doute été tout autre. De même, la vie de sa fille et celle de l'amant délaissé auraient été fort différentes si Marion était parvenue à faire son deuil.

Ainsi, dans la maison du mari, auteur à succès de livres pour enfants, buveur et séducteur invétéré, se concocte l'avenir des principaux personnages du roman... qui

deviendront tous écrivains ! C'est avec un intérêt certain qu'on les accompagnera dans leur parcours.

On retrouve, avec *Une veuve de papier*, le John Irving des grands jours. Depuis *Une prière pour Owen*, il me semble qu'il ne nous avait pas offert un roman aussi réussi. La plume alerte, en pleine maîtrise de l'art du récit, il retrace, comme s'il les saisissait sur le vif, les émotions de ses personnages aux personnalités singulières. Il nous offre un récit palpitant dont le *happy end* peut néanmoins faire sourire... Mais quelle fabuleuse imagination !

Sylvie Trottier

### REMUE-MÉNAGE

Éric Laurent  
Minuit, Paris, 1999,  
155 p. ; 28,95 \$

Anaïs ayant quitté Félix Arpeggione, ce dernier n'a plus les moyens d'habiter son spacieux six pièces avec balcon.

L'une des visiteuses envoyées par l'agence de location, qu'il reconnaît pour avoir admiré quelques jours plus tôt son athlétique coup de patin à roues alignées, lui propose derechef de partager le loyer avec lui plutôt que de reprendre le bail toute seule. Aussitôt installée, Romance Délie se retranche plutôt froidement dans ses trois pièces, non sans avoir établi une série de règles concernant l'usage de la cuisine, le nettoyage de la cuvette, les bruits nocturnes et autres détails domestiques qui viennent à bout de la bonne volonté de bien des colocataires, voire d'un bon nombre de couples. Ses dernières approches amoureuses ayant été plutôt douloureuses (il s'est frotté à des ex ou nouveaux « fiancés » jaloux et costauds), Félix est donc très réservé auprès de sa colocataire, même s'il en apprécie les charmes (entendre la silhouette). Il ne pénétrera donc dans les pièces qu'elle s'est réservées que lorsqu'elle l'y aura invité... ce

qui finira bien par arriver.

Le propos en lui-même n'a évidemment rien d'inédit, mais les noms des protagonistes (Félix Arpeggione, Romance Délie) peuvent laisser entendre ce que le résumé ne saurait même suggérer : le souci de la forme, typique des écrivains de Minuit, se traduit spécialement dans *Remue-ménage* par une recherche lexicale qui tient parfois de l'exploit. Telle cette scène de rhabillage dans un ascenseur : « Sitôt explorés, les mains abandonnent les corps et cherchent à les couvrir, et chacun n'aspire plus qu'à regagner fissa ses effets : des chevilles en remonte les chus, du dos en ramène les repoussés, au sol y quiert les arrachés, pour en enfouir certains dans d'autres avant de refermer le tout. » On aura certainement remarqué au passage l'ironie qui cimente cette citation. L'ironie, qui traduit un pessimisme moqueur à l'égard des relations amoureuses actuelles, soutient ainsi l'ensemble de la

narration et est pour beaucoup dans la réussite formelle du récit.

Hélène Gaudreau

### TU CROIS QUE ÇA VA DURER ?

Donald Alarie  
XYZ, Montréal, 1999,  
126 p. ; 16,95 \$

Voici le long monologue intérieur d'un homme dont on apprend petit à petit le drame. Les deux personnes les plus importantes de sa vie, sa compagne et sa fille adolescente, ne sont plus. Décédées toutes deux dans un accident de la route dans la voiture qu'il conduisait. Il se sent coupable, non sans raison, car la petite famille revenait d'un dîner trop bien arrosé et il somnolait littéralement.

Décidé à changer de vie, il vend son usine. Industriel poète, il fabriquait des fenêtres pour les gens qui aiment regarder à travers les fenêtres... Il vend sa belle maison pour

## VOTRE PLAISIR DE LIRE : NOTRE PLAISIR D'ÉDITER !

### UN SILENCE QUI N'EN PEUT PLUS

Francine Chicoine  
Un silence qui n'en peut plus

Il est des lettres qu'on écrit pour dire ce qui doit être dit, pour exprimer ce que de longtemps on voulait exprimer.

« "Votre écriture est inclassable", avais-je dit à Francine Chicoine après avoir lu *Le Tailleur de confettis*. [...] Avec *Un silence qui n'en peut plus*, je retrouve avec bonheur cette écriture de limpidité classique et de mouvement contemporain [...]. Il y a là, bien en sus du style singulier, un rapport unique aux êtres et aux objets, qui fait de leur observation un regard intérieur sur le monde. »

Lise Bissonnette

Dans ces lettres qu'on ne poste pas, Francine Chicoine pose un regard unique sur les êtres et les choses.

### GUY PROVOST RÊVER LES YEUX OUVERTS

Guy Provost habite nos écrans de télévision et nos scènes de théâtre depuis plus de 50 ans. Il a tout interprété : des héros du répertoire classique aux pères de famille « ordinaires ».

Écrit à partir d'entretiens, ce livre témoigne d'une vie consacrée à la scène. Anecdotes savoureuses, réflexions captivantes sur le métier, moments d'émerveillement et d'émotions nous font « rêver les yeux ouverts ».

Odette Vincent  
Guy Provost  
Rêver les yeux ouverts



Historienne, Odette Vincent révèle, en filigrane, un demi-siècle d'histoire de la télévision et du théâtre québécois.

s'installer dans un appartement minable dans un quartier populaire, à quelques pas de la maison de son enfance. Peu habitué à la vie des gens simples, il lui arrive d'oublier de payer son loyer le premier du mois.

Il trouve un petit boulot comme gardien de musée et se met à observer les gens. De la fenêtre de son appartement, il regarde les enfants passer pour aller à l'école, il observe ses voisins. Il essaie tant bien que mal de se comporter en personne normale. Triste à faire peur, il s'apitoie sur son sort, et il se gratte le bobo en se demandant si la vie vaut la peine d'être vécue. *Tu crois que ça va durer ?*

Heureusement que ça ne dure que 126 pages. Donald Alarie aimerait bien être Jacques Poulin et il s'en confesse d'ailleurs. Le problème, c'est qu'il fait dans le lieu commun. Ses figures de style laborieuses tombent à plat. Ça sent le pensum, l'application de l'élève qui veut bien faire. « J'ai dû en effet déployer beaucoup de tact pour faire comprendre à Gabrielle que je la trouvais sympathique et même attirante, mais qu'il y a des jours comme ça où la sexualité n'est pas une urgence. » Ouf ! Quelle souffrance. Qu'est-ce que XYZ est allé faire dans cette galère ?

Malheureusement pour Donald Alarie, il n'y a qu'un Jacques Poulin.

Robert Beauregard

### PHÉNIX

Luc Asselin

L'Hexagone, Montréal, 1999, 271 p. ; 24,95 \$

La guerre, qui conscrit et rentabilise les instincts, inverse ou abolit les logiques. Celui qui croupissait en prison pour avoir trop bien obéi à son goût de l'explosion peut donc obtenir, guerre aidant, le droit d'allumer librement toutes les mèches qu'il voudra. Il a tué ?

Qu'il tue encore. On l'a jugé fou ? Qu'il soit maintenant, à son gré, génial ou dément. Pourvu qu'il déclenche l'explosion là où l'élite et l'armée le souhaitent.

Cette abolition des repères, Luc Asselin nous la laisse vivre à notre guise. On peut la lire avec un cynisme de bon aloi, en se disant que, en effet, n'importe quelle armée embauchera un artificier psychopathe si elle sait lancer sa science contre l'adversaire. On regrettera alors que le tueur recyclé en soldat rencontre la seule femme devant laquelle il doit s'ouvrir au remords. Ou on laissera le récit s'envoler comme une parabole et représenter non plus l'Espagne historique, mais le cheminement humain. La guérison survient quand le remords s'insinue là où trônait la certitude. Terrible hypothèse. L'auteur, me semble-t-il, laisse choisir.

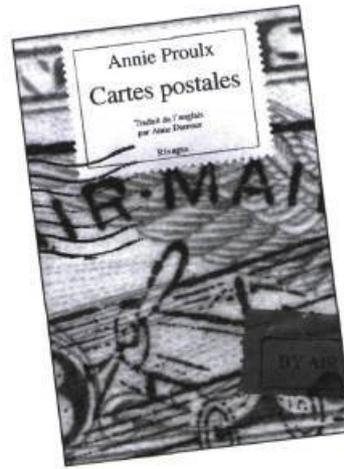
Dans une lecture comme dans l'autre, le plaisir est au rendez-vous. Luc Asselin évoque sans lourdeur, raconte comme s'il y était, ridiculise calculs et stratégies comme nous aimerions le faire.

Laurent Laplante

### CARTES POSTALES

Annie Proulx  
Trad. de l'anglais  
par Anne Damour  
Rivages, Paris, 1999,  
352 p. ; 42,95 \$

Deux ans après *Nœuds et dénouement* (Rivages, 1997), premier roman d'Annie Proulx traduit en français, couronné de plusieurs prix dont le fameux Pulitzer, Rivages nous offre la traduction de son tout premier roman, *Cartes postales*, pour lequel elle remportait le Pen/Faulkner Award. Que le nom de Faulkner soit associé à cette œuvre ne surprend pas ; on retrouve dans *Cartes postales* l'Amérique de ceux qui travaillent dur pour assurer leur survie et ne pas-



seraient pas à l'histoire s'il n'y avait pas un romancier pour s'intéresser à eux.

*Cartes postales* s'ouvre sur un meurtre. Loyal Blood, aîné d'une famille de fermiers de la Nouvelle-Angleterre, vient de tuer celle qu'il aime. Pourquoi ? Comment ? On ne le saura jamais. Ironie du sort : seul de sa famille à être vraiment attaché à la ferme, Loyal s'exile jusqu'à la fin de ses jours. Il erre, travaille dans les mines, cherche des fossiles, chasse le renard. Se fait détrousser. Ne touchera plus jamais une femme. « Il y a quelque chose de cinglé chez vous. De vraiment détraqué. Je ne sais pas quoi, mais je le sens. Vous provoquez les accidents. Vous accumulez les pertes. Votre centre de gravité n'est pas à sa place. Vous courez comme un malade sans arriver nulle part. » Ce drôle d'homme écrit année après année des cartes postales à ses parents sans tenir compte du temps qui passe. Loyal Blood ignore que pendant qu'il erre, les siens tentent d'échapper à leur sort par tous les moyens à leur portée.

Pour les éditeurs de *Cartes postales*, Loyal Blood est le symbole de l'aliénation et de la frustration liées au rêve américain. C'est là une lecture européenne, car en fait, pour Loyal Blood, le paradis perdu, c'est la pauvre ferme de ses parents. Son seul rêve, un rêve impossible : retourner y vivre. Réussir ? Il n'y pense jamais. Résigné, il garde son crime sur la conscience, sentant intuitivement et avec effroi qu'il aurait pu faire pire, mais quoi ?

À nous de deviner.

*Cartes postales* surprend moins par le style que *Nœuds et dénouement*. Toutefois, l'univers d'exil et d'errance d'Annie Proulx est au rendez-vous. À lire, si possible, avant ce deuxième roman.

Johanne Jarry

### DES HUMAINS QUI BRUISSENT

Alexis Martin

Triptyque, Montréal, 1999,  
51 p. ; 14 \$

Un des très bons recueils parus chez Triptyque depuis longtemps, à mon avis. Pertinence et joliment illustré par Danielle Broué, *Des humains qui bruissent* étonne dès le départ par sa justesse et sa perception délicate. Motivé par la recherche existentielle et amoureuse, il débouche sur un sentiment d'ouverture et de proximité qui donne à ces 28 poèmes un ton bien authentique. Quelques ratures supplémentaires auraient bien sûr pu éliminer certaines fautes de rythme, mais la concision de l'ensemble laisse intacte cette révolte ordonnée selon laquelle « le vrai crime est de couler / sans un mot / dans la régularité des jours / la langue collée aux vitres ».

L'auteur a le sens des incipits riches et percutants, sans trop tomber dans la formule préfabriquée. Ainsi, on appréciera le traitement qu'il fait du politique, avec désespoir – comme ses prédécesseurs –, mais avec le souci de créer de nouvelles perspectives grâce au regard poétique : « à quoi rêviez-vous / à quoi pensiez-vous / quelle faible floride lestait vos cœurs. » Assez subjectif, ce regard lorgne en finale vers un futur collectif plutôt trouble, fait de révolutions, de sang et d'une incertitude presque joyeuse.

Oui oui, c'est bien Martin le comédien, mais peu importe. Ceci n'est pas du théâtre et le discours poétique se tient bien tout seul dans ce livre, incarné tout en étant ouvert par l'absence d'espace physique. Le texte, comme il arrive parfois, n'est pas qu'un simple passe-temps en regard d'une autre

activité. Il promet d'excellentes choses et en réalise déjà quelques-unes, comme cet affectueux tombeau de Robert Gravel, beau clin d'œil au burlesque métaphysique du disparu.

Thierry Bissonnette

### IL NEIGE DANS LA NUIT

Nâzîm Hikmet

Trad. du turc

par Munevver Andac

et Guzine Dino

Gallimard, Paris, 1999,

421 p. ; 19,95 \$

En 1964, après 28 ans d'interdiction, les poésies de Nâzîm Hikmet sont publiées en Turquie. Mort l'année d'avant à Moscou, cette seconde patrie que les combats politiques et les luttes idéologiques dans son pays d'origine l'avaient contraint de choisir, Nâzîm Hikmet aura passé plus de 50 ans de sa vie en prison. Poète d'un engagement indéfectible contre les forces de répression, poète aussi de l'amour, qu'il a toujours persisté à chanter du fond de ses prisons, Nâzîm Hikmet incarne dans la poésie du XX<sup>e</sup> siècle la figure du poète entier et sans compromis. L'amour et le politique, intimement liés chez lui, font penser à d'autres poètes comme Pablo Neruda ou Gaston Miron qui sont aussi,

dans leur culture et dans la poésie universelle, des représentants de ce courant de poésie engagée.

*Il neige dans la nuit* est un choix de poèmes. Amour, histoire, quotidien, réflexion sur la condition humaine sont au cœur de cette importante anthologie. Dans « Rien que leurs chaînes », Nâzîm Hikmet affirme : « Nous avons connu le feu et la trahison, / et nous avons fixé le monde / de nos yeux ardents. » Pour le préfacier Claude Roy, « [c]e qui semblait si beau en Nâzîm, c'était l'équilibre entre la fidélité de ' l'Arbre aux yeux bleus ' et sa lutte pour les pauvres et les asservis, sa volonté d'écraser les serpents qui rampent dans les bureaucraties ' socialistes ' ». À lire, pour sa vivacité et sa compassion, la poésie de Nâzîm Hikmet est une leçon sur la liberté d'être, cette « route interminable ».

Claude Beausoleil

### RETOUR À COLD MOUNTAIN

Charles Frazier

Trad. de l'anglais

par Marie Dumas

Calmann-Lévy, Paris, 1999,

460 p. ; 34,95 \$

Vers la fin de la guerre de Sécession, Inman, un sudiste blessé à la bataille de Petersburg, déserte pour regagner à pied sa région natale de Cold

Mountain, située en Caroline du Nord. Au cours de ce dangereux périple à travers un pays ruiné, ravagé par la guerre, il va faire la connaissance de personnages pour le moins colorés. Certains représentent une menace, comme ces miliciens sadiques qui traquent sans répit les déserteurs, ou encore les soldats de l'Union qui pillent et incendient tout ce qui se trouve sur leur passage. D'autres, plus charitables, vont lui venir en aide, lui offrir abri et nourriture malgré des temps difficiles et incertains. Pour Inman, ce retour au pays sera semé d'embûches et d'obstacles...

Parallèlement aux aventures d'Inman, en montage alterné, l'auteur met en scène Ada, l'amoureuse d'Inman qui doit survivre, elle aussi, dans un environnement hostile. Cette jeune bourgeoise de Charleston s'est retrouvée isolée dans une ferme après la mort de son père. Grâce à Ruby (le personnage le plus nuancé du roman), une jeune femme débrouillarde qui lui vient en aide, elle en arrive peu à peu à organiser sa vie, en attendant le retour éventuel (et improbable) d'Inman dont elle ignore le sort.

Aux États-Unis, ce premier roman de Charles Frazier a remporté le National Book Award (1997), un des plus prestigieux prix littéraires. Le

*New York Times Book Review* l'a salué comme étant un « chef d'œuvre à la démesure des paysages américains » ! Pourtant, le livre a de nombreux défauts. Le rythme est d'une lenteur désespérante, les descriptions (souvent trop détaillées) abondent, l'action est à peine présente, les personnages sont d'une froideur surprenante dans cette prétendue « magnifique histoire d'amour », et le dénouement, en partie prévisible, est très décevant. Certains critiques ont comparé ce récit à *L'odyssée* d'Homère, rien de moins ! Un autre effet de l'inflation verbale médiatique ? Le roman doit être adapté au cinéma par Anthony Minghella (*Le patient anglais*). Je suis curieux (mais pas vraiment pressé) de voir le résultat...

Norbert Spehner

### DERRIÈRE L'ÉCRAN

Richard Matheson

Trad. de l'américain

par Hélène Collon

et Jacques Chambon

Flammarion, Paris, 1999,

332 p. ; 27,95 \$

1999. Flammarion lance une nouvelle collection, « Imagine ». Dirigée par Jacques Chambon, qui nous a donné en son temps plusieurs excellentes anthologies – entre autres chez Casterman – et a

Triptyque

www.generation.net/tripty

Geneviève Robitaille  
Chez moi  
récit, 142 p., 17 \$

Joël Des Rosiers  
Vétiver  
poésie, 145 p., 20 \$

Michel E. Clément  
Phée Bonheur  
roman, 281 p., 22 \$

dirigé pendant de nombreuses années la célèbre collection « Présence du futur » chez Denoël, la collection s'inscrit dans cette supposée nouvelle vogue de la science-fiction en France. Comme titre de lancement, un incontournable : le premier volume de l'intégrale des nouvelles de Richard Matheson.

C'était en 1950. Dans la grisaille des revues américaines du moment, apparaît un nouvel auteur qui, en quelques années seulement, deviendra un véritable phare du milieu, Richard Matheson. On se rappelle les adaptations cinématographiques de ses romans : *L'homme qui rétrécit*, *Je suis une légende*, *La maison des damnés*. Sa toute première nouvelle, *Born of Man and Woman*, eut l'effet d'une bombe, tant aux États-Unis qu'en France ; elle fut traduite et adaptée à l'époque sous le titre de *Journal d'un monstre*. Cinq petites pages ; un chef-d'œuvre. Suivaient en rafales d'autres nouvelles, parfois du fantastique, parfois de la science-fiction qui, toutes, apportaient à ces genres le vent de fraîcheur dont ils avaient besoin.

*Derrière l'écran* couvre la période 1950-1952 ; il comprend seize nouvelles, déjà traduites en français sauf une, qui bénéficient d'une nouvelle traduction plus fidèle au texte original. Bien entendu, le tout débute par *Né de l'homme et de la femme*.

Stephen King, dans une très courte introduction, explique pourquoi Matheson doit être considéré comme la figure marquante de la nouvelle d'horreur contemporaine : il est celui qui a fait découvrir un pan nouveau de l'imaginaire collectif.

C'est à cette découverte – ou redécouverte – que vous convie *Derrière l'écran*. Mais attention : Richard Matheson n'est pas du genre à laisser son lecteur inchangé et, pour notre plus grand bonheur, sa bonne

vieille magie, qui a maintenant près d'un demi-siècle, fonctionne toujours.

Jean Pettigrew

**MAN CRAZY**  
Joyce Carol Oates  
Trad. de l'américain  
par Claude Seban  
Stock, Paris, 1999,  
328 p. ; 29,95 \$

Le motif conducteur de ce roman est la violence sous-jacente autant qu'explicite propre à la culture américaine actuelle.

Nous sommes en présence d'un livre constitué de plusieurs courts chapitres évoquant l'histoire d'une jeune fille – originant d'une famille éclatée – qui connaîtra des problèmes importants de personnalité, les excès de la marginalité, la drogue et autres difficultés. Son enfance, Ingrid Boone la raconte avec une lucidité décapante. Rien n'est, en effet, passé sous silence : le « non-dit » cesse d'être occulté. En fait, c'est l'envers du décor de la vie d'une jeune Américaine de classe moyenne qui occupe le premier plan.

Ce qui frappe d'emblée dans ce roman c'est que tout – même le plus minime événement de la vie quotidienne – est marqué par une violence quasi absolue, sinon par une indéfinissable horreur... Incidemment, tous les rapports supposément « humains » sont ici avortés ; ce qui ne peut que marquer fortement le parcours d'une existence... C'est à un psychiatre qu'Ingrid se confie après avoir tenté de se suicider dans un centre de détention. Elle avouera ne pas connaître sa vie mais être, cependant, en mesure d'en révéler certains faits. Et quels faits ! Cette histoire de vie sous forme de fiction en révèle énormément sur les travers d'une société construite sur des paradoxes aliénants qui aboutissent à la création d'une culture de la mort ou, du moins, conduisent les individus à ressentir un



intolérable vide... La « nature humaine » apparaît ainsi essentiellement mauvaise, perverse, démoniaque même et manifestement impossible à modifier.

Comme le dit le père d'Ingrid, Luke Boone, revenant du Vietnam : « Je suis de la merde aux yeux de Dieu... » Tout le roman est teinté, dirions-nous, de cette image d'une humanité sans âme ni visage avec comme seule issue une fragile quiétude.

Gilles Côté

**IL N'Y A QUE L'AMOUR**  
Jean Marc Dalpé  
Prise de parole, Sudbury,  
1999, 278 p. ; 22 \$

Quel talent ! Ce qui ne gâte rien, ce talent se déploie comme si les différents genres littéraires s'étaient entendus, en voyant arriver Jean Marc Dalpé, pour abattre toutes les cloisons, un peu comme dans un loft où l'espace règne. Monologues, poèmes, théâtre, contes extraits du macadam, tout, en tout cas, réussit à Jean Marc Dalpé. Ce recueil, par sa diversité, en témoigne. Sage-ment, l'auteur et l'éditeur ont veillé à ne pas loger trop tôt dans le bouquin le texte de la conférence prononcée par Jean Marc Dalpé en novembre 1996 à Saint-Boniface. Tous les petits Freud refoulés que nous sommes aurions alors prématurément tiré des abysses de quoi interpréter tout le reste. Cela aurait été superficiel, snob et même idiot. Jean Marc Dalpé n'a nul besoin qu'on lui dise quelles questions son passé lance à sa présente effer-

vescence. Il le sait. Mieux valait nous étonner d'abord par une brassée de courtes pièces et de récits urbains. L'honnête conférence échappe ainsi à tout mauvais usage.

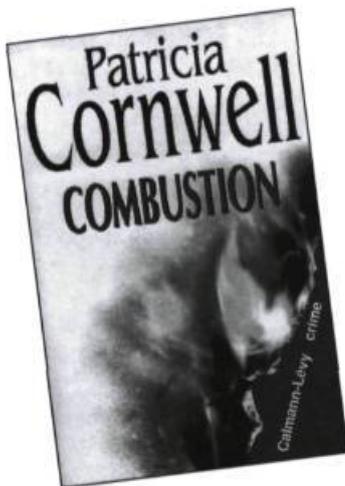
L'œuvre de Jean Marc Dalpé recrée en le durcissant un univers proche du *Zone* de Marcel Dubé. Jurons, couteaux et trafics se croisent en toute brutalité. Un joual insistant et un peu daté y surabonde. En revanche, rien d'artificiel dans le bilinguisme volcanique et cruel que pratique Jean Marc Dalpé.

Laurent Laplante

**COMBUSTION**  
Patricia Cornwell  
Trad. de l'américain  
par Hélène Narbonne  
Calmann-Lévy, Paris, 1999,  
348 p. ; 29,95 \$

*Combustion* a été reçu de façon assez tiède, lors de sa parution pourtant attendue aux États-Unis, ce qui ne l'a pas empêché de figurer aux premiers rangs des best-sellers pendant des semaines. Comme les Américains, nous aimons trop le personnage du Dr Scarpetta pour bouder son retour sur les comptoirs des librairies.

On a reproché à Patricia Cornwell de laisser la vie privée de son héroïne prendre un peu trop le pas sur sa vie professionnelle et ses aventures. Et alors ? Il est vrai que Kay Scarpetta n'est pas une simple héroïne de papier, qui nous revient d'une aventure à l'autre exactement la même qu'au départ. Chaque histoire – et elles ne sont, en général, pas



très réjouissantes – la meurtrit un peu plus et lui fait goûter au côté amer de la vie autant qu'aux aspects sordides de la société.

Dans *Combustion*, elle se trouve aux prises avec un psychopathe incendiaire qui n'est pas de tout repos. Qui plus est, elle découvre qu'il y a un lien entre celui-ci et l'abominable Carrie Grethen. Cette dernière, en plus de tous ses crimes machiavéliques, a déjà coûté au Dr Scarpetta l'affection d'une nièce qu'elle considérait comme sa propre fille. La partie sera rude, très rude même. Si elle permettra à cette chère Kay de renouer avec sa nièce, de nouveaux événements viendront encore la meurtrir profondément dans sa vie personnelle.

Et puis, le travail n'est plus ce qu'il était, même si le Dr Scarpetta jouit d'une réputation très enviable et qu'elle est installée dans une morgue dernier cri. L'assurance de la maturité laisse maintenant percer une certaine fatigue. Combien de temps encore Kay Scarpetta aura-t-elle le goût de traquer les psychopathes de tout acabit ? C'est la grande question...

Denise Pelletier

**SI CE LIVRE POUVAIT ME  
RAPPROCHER DE TOI**  
Jean-Paul Dubois  
L'Olivier, Paris, 1999,  
210 p. ; 24,95 \$

Paul Osterman, Paul Ackerman, Paul Siegelman, Paul Klein... c'est toujours le même personnage, qu'on prend

d'emblée en affection, avec l'impression de le rencontrer d'un roman à l'autre. Le dernier-né de Jean-Paul Dubois ne fait pas exception : Paul Peremülter est bien une création Dubois. Mais ce qui est caractéristique chez les héros de Jean-Paul Dubois, c'est avant tout leur malaise existentiel. « [...] et si nos dents crissent dans le noir, c'est qu'elles ragent de voir ce que nous sommes devenus, ce à quoi nous avons peu à peu renoncé, au point de nous contenter d'écrire ce que jamais nous ne serons. » Si Paul Peremülter ressemble aux autres héros de Dubois, on peut dire que celui-ci se ressemble de moins en moins, car il a résolument changé de ton.

À l'occasion d'un voyage à La Tuque, au Québec, chez l'ami d'enfance de son père et après avoir appris ce qui lui était arrivé, Paul Peremülter entreprend un genre de pèlerinage au lac Flamand dont les eaux lui ont dérobé ce père, et dans les bois Sales, cette forêt dont on ne peut sortir vivant. Singulier pèlerinage s'il en est. En se risquant dans cette forêt mythique, Paul Peremülter s'aventure bien au-delà des souvenirs, c'est à la rencontre de lui-même qu'il part. Dès lors, ce qui devait initialement être un voyage de reconnaissance – « je brûlais de mettre mes pas dans les traces de mon père » – se transformera en un véritable périple initiatique.

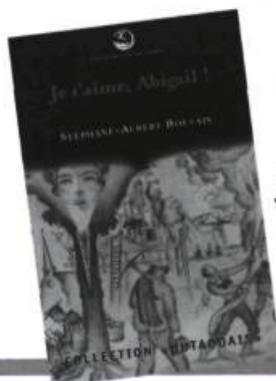
Voilà un récit assez différent de ceux auxquels nous sommes habitués l'auteur. Bien que l'on se sente au début en terrain connu, on éprouve, au fur et à mesure que l'on progresse, une sorte de dépaysement. Les lecteurs assidus de Jean-Paul Dubois noteront un changement de ton, déjà amorcé en 1998 avec *Je pense à autre chose*, et un changement de style. La verve et l'humour laissent peu à peu place à un discours plus vibrant qui se prête bien à l'évocation de l'espace intérieur. Si ce livre pouvait me rapprocher de toi se lit d'un trait et s'entend comme une grande et touchante confidence.

Sylvie Trottier



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

## Tout un vertige Nouveautés



Je t'aime, Abigail !  
Stéphane-Albert Boulais



Survivant  
de la pleine lune  
Michel Blouin



Bande dessinée actuelle  
Paul Roux

Lac Cœur, Montagnes noires  
R. R. 2, Ripon (Québec) J0V 1V0  
Téléphone : (819) 986-9303  
Télécopieur : (819) 986-8826

Courrier électronique : info@hautes-terres.qc.ca

Consultez notre catalogue  
[www.hautes-terres.qc.ca](http://www.hautes-terres.qc.ca)